LA PHILOSOPHIE

DE

LA FOLIE.

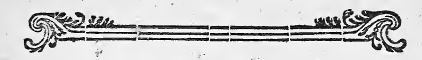
Par M. Joseph Daquin, *Docteur en Médecine de la Royale Université de Turin, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Chambery, Membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, de la Société d'Agriculture de Turin & Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris.*

Morbi igitur ab animi pathemate pendentes; blandè ac leniter tractandi sunt : à nimiâ remediorum copiâ & vehementiâ quàm maximè abstinendum.
Baglivi Praxeos Medicæ, *Lib. I. Cap. XIV.*



A CHAMBERY,
Chez Gorrin, père & fils, Imprimeurs du ROI.

1791.



A L'HUMANITÉ.

HUMANITÉ, mot ſacré, expreſſion conſolante, dont le ſentiment devroit être dans tous les cœurs ! C'eſt à toi à qui s'adreſſe cet écrit ; c'eſt pour les hommes chez qui réſide cette ſenſibilité ſympathiſante aux maux d'autrui, qu'il eſt composé. Que ceux à qui cette vertu eſt étrangère, que les égoïſtes ſur-tout s'épargnent la peine de le lire ; il n'eſt pas fait pour eux ! Mais, vous, ames honnêtes & compatiſſantes qui vous tourmentez ſans ceſſe des peines des autres & du beſoin de les adoucir ! Agréez de ma part ce tribut digne de votre grande ame ? Je vous l'offre avec aſſurance, parce que c'eſt le tableau du plus grand mal de la vie, & parce que la bienveillance en eſt

le plus grand remède. Que l'humanité, cette vertu bienfaiſante, vous enflamme d'un noble & généreux enthouſiaſme pour ſoulager les malheureux dont je retrace ici la peinture? Ces êtres dont la raiſon eſt égarée, je les ai étudié de près, & ils m'ont vivement intéreſſés. C'eſt d'après cette étude & cet intérêt que je me ſuis enhardi à vous en faire hommage. Reçois-le donc? O Humanité! Recevez-le vous tous qui vous plaiſez à la pratiquer; comme un témoignage du zèle avec lequel je m'y ſuis à jamais dévoué.



AVANT-PROPOS.

Le titre de cet ouvrage paroîtra peut-être ſingulier ; on trouvera ſans doute ridicule d'allier le mot qui déſigne l'*amour de la ſageſſe* avec celui *de la folie* ; une telle contradiction, j'en conviens, ſemble même d'abord aſſez frappante. Mais ſi le lecteur, avant de porter ſon jugement, daigne ſe dépouiller de la prévention que peuvent faire naître ces expreſſions diſcordantes ; s'il veut méditer mes raiſons, s'il veut les peſer à la balance de l'équité ; alors il verra que je n'ai pas ſi grand tort ; alors il ſera forcé d'avouer qu'il exiſte auſſi réellement une *philoſophie de la folie* qu'une philoſophie de tout autre objet, & que j'ai pu, que j'ai dû même parler de philoſophie, comme le ſeul ſecours peut-être à apporter dans le traitement de la folie. La cri-

tique peut élever ſa voix contre ce que je propoſe ; je la reſpecterai ſi elle eſt honnête & décente ; je l'écouterai & me conformerai volontiers à ſes avis, ſi elle eſt judicieuſe & ſur-tout ſi elle ne ſe reſſent pas de la maladie dont il eſt ici queſtion. Sans doute j'ai pu me tromper dans le cours de ma vie ; on verra que je l'avoue avec franchiſe ; je rougirois même ſi je le taiſois. Et qui pourroit ſe flater de ne pas faillir ? L'étude, moyen ſeul & aſſuré de découvrir la vérité, n'a-t-elle pas ſouvent entraîné dans l'erreur celui qui la cherchoit avec ardeur, avec courage & de bonne foi. Du moins ce qui me tranquilliſe, c'eſt que la mienne ne prend pas ſa ſource dans mon cœur, elle ne tient qu'à mon eſprit.

Le ſujet que j'ai entrepris de traiter, m'a ſemblé des plus intéreſſans, la perte de la raiſon, la dégradation involontaire de cette belle qualité de notre ame, de celle qui en conſtitue

l'eſſence, & nous diſtingue ſi ſupérieurement de tous les autres êtres organiſés. En effet, quel malheur accablant, & comment être homme & ne pas s'intéreſſer à la privation de ce qui lui donne ce rang éminent dans l'univers? J'oſerois même prononcer que celui qui voit un fou ſans être touché de ſon état, ou qui s'en fait un amuſement, eſt un monſtre moral. C'eſt cet état qui m'a profondément attriſté; c'eſt cet état qui ne tenant ni de l'homme ni de la brute, mais qu'il eſt & ſera toujours fort difficile de définir, m'a mis la plume à la main. J'ai tâché de faire voir que ſi dans cette cruelle affliction on ne peut pas toujours guérir par les agens phyſiques ſans cependant les abandonner tout-à-fait, on peut au moins pallier, ſoulager & quelquefois réuſſir à la détruire par les reſſources morales, je veux dire en apportant dans les ſoins qu'on leur donne, beaucoup d'humanité, & ce mot comprend

ſans doute bien plus de choſes qu'on ne ſauroit l'imaginer ; car, ſelon moi, il veut dire ici beaucoup de ſageſſe. Parmi le nombre des malheureux frappés de folie & ſoumis à mes ſoins depuis quatre ans, certainement je n'ai pas toujours réuſſi, quelques moyens que j'aie employés ; mais au moins j'ai la douce ſatisfaction de n'avoir jamais aigri leurs maux, & ſi j'ai manqué de talens, je n'ai manqué ni de bonne volonté, ni de perſévérance à chercher à leur être utile ; je ſuis toujours entré dans leurs triſtes réduits, ſans crainte, ſouvent tout ſeul, & ſans imaginer même qu'étant preſque toujours méchans & inſidieux, ils pouvoient attenter à ma vie, tant étoit forte chez moi l'idée qu'allant pour les conſoler, ils n'auroient pas même dans leurs accès, celle de vouloir exercer ſur moi leurs fureurs & leur déſeſpoir : je puis même aſſurer avec la plus grande vérité, qu'aucun d'eux

d'eux n'a ſeulement jamais pris des travers contre moi, quoiqu'on ſache qu'il eſt aſſez ordinaire que les fous en prennent communément contre quelques-uns de ceux qui vont les viſiter ou qui ſont employés à leur ſervice.

J'ai ſouvent réfléchi ſur l'état des maiſons qui ſont deſtinées aux fous, & j'ai cru appercevoir qu'il s'en falloit de beaucoup que l'adminiſtration Medico-économique qui y eſt en uſage, fût propre à remplir le but propoſé, c'eſt-à-dire, la guériſon ou tout au moins le ſoulagement de cette ſorte de malades; elle devroit être fondée ſur une économie ſage, prévoyante, active & ſalubre, mais cependant point aſſez parcimonieuſe de peur qu'en accroiſſant les revenus de la maiſon, elle ne contribuât en même tems à augmenter les maux phyſiques de ces malheureux. Je ne voudrois pas, par exemple, que la nourriture des fous fût abſolument bien recherchée; je ſens

même que dans un hôpital de cette nature, il eſt impoſſible de ſatisfaire tous les goûts & tous les caprices: les uns ne veulent ſouvent que du pain, les autres n'aiment que la ſoupe; quelques-uns déſireroient un peu de vin, d'autres le refuſent conſtamment, mais au moins il ſeroit convenable que l'adminiſtration veillât ſur ce qu'on leur donne en général & s'aſſurât ſi les alimens, quoiqu'apprêtés en grand, le ſont aſſez bien & ſur-tout avec cette propreté ſi eſſentielle à la ſanté & que l'on rencontre rarement dans les hoſpices de charité; ſi la nourriture eſt communément & paſſablement choiſie, & particuliérement ſi le pain qui en fait la baſe eſt de bonne qualité; ſi le vin, quoique diſtribué en petite quantité, n'a contracté aucune eſpèce d'altération, & ſur-tout ſi les vaſes quelconques deſtinés à leur uſage, ſont maintenus dans une propreté convenable. Un des articles le plus important

au bien-être des fous, & ſur lequel on porte une indifférence bien blamable, eſt la conſtruction & l'emplacement des loges où ils ſont renfermés. Preſque par-tout, hormis en Angleterre (*a*), ce ſont de vrais cahots, où à peine la lumière du jour pénétre, où regne un méphitiſme continuel, parce que l'air n'y a pas un libre accès, & parce que ce fluide ſi bienfaiſant, lorſqu'il eſt renouvellé à propos, ne peut y acquerir cette qualité ſi néceſſaire à ſa ſalubrité. Ces réduits ſont preſque partout ſitués au rez de chauſſée; leur ſous-pied eſt pavé en cadettes, & on s'apperçoit très-ſenſiblement, quand on y entre, d'une humidité fétide qui augmente encore par la puanteur de leurs excrémens. Ah! Quelle ſatisfac-

(*a*) Il y a à Londres l'Hôpital de Bethléem où les fous ſont traités avec toute l'humanité & tous les ſoins imaginables; & à Mancheſter on en a bâti un depuis peu, où, d'après le compte qui en a été rendu, les ſuccès ont été étonnans.

tion consolante & bien douce doivent éprouver les ames sensibles, en visitant les maisons des insensés, lorsqu'elles peuvent appercevoir que le poids des misères humaines y est allégé par les secours d'un hospice, pour ainsi dire, amical & dans lequel il est difficile de désirer que les avantages en tout genre puissent acquérir plus d'étendue. Mais, hélas! La vérité me force d'avouer qu'on est encore bien éloigné de rendre ces établissemens aussi parfaits qu'ils pourroient le devenir. Et pourquoi craindrois-je de le dire? La vérité qui est sacrée pour tous, ne doit-elle pas l'être davantage, lorsqu'il s'agit d'un objet aussi conséquent. Que m'importe d'ailleurs de heurter l'amour-propre des hommes & de blesser leur orgueil? Je me rends compte à moi-même, je tourne & retourne les feuillets de l'histoire de la Médecine, de celle des siécles; je n'y trouve rien de satisfaisant. Je prête une oreille docile & humaine aux cris

de ces malheureux ; j'interroge l'ordre moral & physique, & nulle part je ne vois qu'on se soit intéressé au sort de cette espèce d'infortunés (*b*). Combien cependant qui, privés de la raison, offrent à leurs semblables un spectacle bien humiliant ! Combien donc les travaux & la misère, souvent la source de cette funeste maladie, commencent avant le jour & se prolongent bien avant dans la nuit ? Ah ! Vous riches & égoïstes, tandis que vous prodiguez le trésor d'une santé précieuse, songez-vous à ce grand nombre d'infortunés qui, abbatus par les maladies ou couverts d'ulcères souvent hideux même à celui qui les porte, sont entassés dans les hôpitaux, où l'attente de leur guérison se convertit souvent en

---

(*b*) Il faut cependant rendre justice à l'ordre hospitalier de Malte : il existe dans cette Ile un Hôpital dont la fondation se trouve être la seule, peut-être, sur la terre qui embrasse l'humanité dans le systême d'une bienveillance universelle.

un déſeſpoir cruel, ſi ce n'eſt en une mort lente & douloureuſe.

Mais auroit-on donc négligé les hoſpices deſtinés particuliérement aux inſenſés, parce qu'on guérit rarement ces malades; parce qu'il y a ſouvent du danger à les approcher & preſque toujours du dégout à les ſoigner; parce qu'enfin le préjugé, où l'on eſt que les fous ne ſont plus propres à rien, quand même ils viendroient à recouvrer leur raiſon, nous fait ſans doute contracter une indifférence abſolue ſur leur ſort & une habitude devenue preſque générale de les regarder comme des êtres entiérement ignorés & totalement ſéparés du reſte des hommes? De ſemblables motifs doivent, ce me ſemble, être au contraire une raiſon bien forte pour leur tendre une main compatiſſante; car plus ils ſont, pour ainſi dire, le rebut de l'eſpèce humaine, plus ils ſont dignes d'une pitié vigilante & recherchée. On a élevé à grand

frais des bâtimens ſomptueux, vaſtes & commodes pour ces hommes courageux dont les membres ont été mutilés en défendant la patrie; à Dieu ne plaiſe que je vouluſſe blamer de pareils établiſſemens, cette eſpèce d'infortunés qui bien ſouvent ne jouiſſent plus de la vie que dans une portion de leur corps, mérite, ſans doute, tous les ſoins & tous les égards dus à leur bravoure & à leur intrépidité; mais les inſenſés, ces êtres qui, le plus ſouvent, ne ſe doutent pas même de leur exiſtence, dont la plûpart ne ſongent pas ſeulement aux beſoins d'une ſubſiſtance journalière, ou qui ſont abſolument incapables de ſe procurer les objets de première neceſſité, ces êtres, dis-je, n'ont-ils pas auſſi le droit d'exiger de la ſociété, des commodités & des attentions ſcrupuleuſes qui ſuppléent le défaut de leur raiſon & l'aliénation de leur eſprit? Tout au moins devroit-on les ſoigner auſſi bien que ces animaux rares, par-

ticuliers, mais inutiles, que l'on raſſemble & que l'on entretient, à la honte de l'humanité, dans des ménageries, où rien ne leur manque de tout ce qui peut faire jouir long-tems du plaiſir inſipide de les contempler. Mais je m'arrête ; contentons-nous de gémir ſur les inconſéquences des hommes; ce n'eſt pas ma tâche d'en crayonner le tableau, je dois me borner à tracer celui de cette triſte & déſolante *maladie* qu'en général on appelle *folie.*





LA PHILOSOPHIE

DE

LA FOLIE.

QUELLE affligeante entreprise que celle de descendre dans des cachots pour y observer & décrire l'économie animale désorganisée ! Quelle triste science que celle où l'individu qui en fait son étude, est obligé d'examiner d'autres individus de même nature que lui, mais qui cependant, n'étant pas lui, paroissent être dans un état intermédiaire entre l'homme & la brute, je veux dire, celui *de folie* ! La médecine est précisément cette science, dont les vues tendant toujours au soulagement des maux qui sans cesse nous assaillent, ne sont malheureusement pas toujours remplies ; & si la profession du médecin est pénible en tout point, combien ne le devient-elle pas davantage, lorsqu'il est obligé de visiter des hommes dont les fonctions intellectuelles sont décomposées ; lorsqu'il faut déraisonner, pour ainsi dire, avec eux, écouter tout ce que l'esprit humain peut enfanter de plus extraordinaire, & surtout lorsqu'il s'agit de les soigner, de trouver des moyens, sinon pour les guérir entiérement, du moins pour les soulager ou adoucir leur sort bien moins à plaindre peut-être qu'on ne croit, parce que n'ayant pas le véritable, le juste sentiment

de ce qu'ils sont, ils déviennent par conséquent incapables de réfléchir sur leur état & d'apprécier toute l'étendue de l'infortune dans laquelle ils sont plongés ?

Quel sujet de méditations pour le philosophe & sur-tout pour le philosophe médecin ! Voir l'homme ainsi dégradé dans la plus belle & la plus noble partie de lui-même, souvent sans être capable de recevoir la moindre impression de la parole, sans craindre celle de l'intempérie des saisons, bravant les menaces, insensible aux cruautés que trop souvent l'on exerce sur lui, & souvent aussi ne donnant pas le plus petit signe de douleur aux coups dont il est frappé, ni aux châtimens qu'on lui inflige, enfin n'ayant pas même, à ce qu'il paroît, l'idée de sa propre existence. Telle est en racourci la peinture fidèle & malheureusement trop vraie de la situation des fous, de ces hommes isolés, abandonnés de toute la nature, que l'on fuit, que l'on est obligé de fermer dans des cachots comme des bêtes feroces, & que la curiosité, malgré la crainte qu'ils inspirent, nous pousse souvent à aller voir comme celles que l'on tient dans des ménageries.

Venez donc, hommes fiers & orgueilleux qui méprisez vos semblables, entrez avec moi dans ces réduits horribles & vous apprendrez où peut aller finir toute votre morgue insolente ? Venez, vous ambitieux, qui courez aux honneurs & à la domination ? je vous y montrerai un de vos semblables, qui naguères suivoit votre même carrière, & vous verrez à quel état l'a réduit sa passion démesurée. Entrez, savans & vous hommes de génie & de lettres ? Venez observer ce qu'est devenu l'organe qui produisoit autrefois des chefs-d'œuvres, & voyez

ce qu'il produit maintenant ? Comparez l'état de ce cerveau qui dans un tems enfantoit des ouvrages admirés de tout l'univers, & qui aujourd'hui est incapable de mettre aucune liaison dans ses idées, chez qui elles n'ont aucun rapport entr'elles ; & dont les combinaisons extravagantes ne forment plus que des résultats qui leur sont analogues ? Comparez, dis-je, l'état de cet organe avec celui de Newton, de Leibnitz, de Jean-Jacques, avec le votre même, & gemissez d'une pareille subversion dans l'ordre naturel ? Et vous, hommes sensibles, dont le cœur tendre s'enflamme avec vivacité & se laisse facilement aller aux charmes d'un objet séduisant, pénétrez dans ces retraites obscures & vous serez témoins de tout le désordre qu'à causé dans cette jeune personne la passion, à la vérité, de toute la nature, mais en même tems la plus fougueuse que je connoisse ? Voyez la nudité de tout son corps & la mal-propreté dans laquelle elle aime à le tenir ? Ecoutez les propos indécens qu'elle tient, les paroles du plus affreux débauché qu'elle profère, tandis qu'autrefois, douée de ce bel apanage de son sexe, la pudeur, elle auroit rougi jusqu'au blanc des yeux, d'un mot qui eut pû donner prise à l'interprétation la plus douteuse ? Venez enfin fanatiques & superstitieux, qui envisagez la réligion sous un aspect bien différent de ce qu'elle est & qui la faites voir aux autres par vos yeux ; venez y contempler ce malheureux, qui né avec un caractère doux & bienfaisant, est tout-à-coup devenu un forcené, parce qu'ayant douté, un instant, de l'étendue de la miséricorde divine, il s'est imaginé qu'il ne pourroit jamais en obtenir le pardon de ses erreurs ? N'êtes-vous pas effrayé des attitudes terribles & menaçantes de son corps, des blas-

phêmes exécrables qu'il vomit contre l'univers entier & fur-tout contre les miniftres du dieu de paix ? Ces cris affreux qu'il pouffe, ces convulfions dont fon corps eft agité, cet état de défefpoir qui lui donne la force de brifer tout ce qui tombe fous fa main & d'abattre les murs qui le féparent du refte des hommes, ne font-ils pas fuffifans pour vous infpirer de l'effroi & de la compaffion ?

Après un femblable tableau fans doute bien humiliant, cette foule de paffions qui font le tourment de la plupart des hommes & qui les jetent ordinairement dans cet état funefte, n'a plus qu'à fe taire pour toujours : cette peinture devroit leur fervir de préfervatif & leur infpirer une falutaire frayeur, afin d'éviter de tomber dans cet abîme de dégradation. Je n'ai cependant décrit que le plus petit nombre des efpèces de démences & même les plus communes dont les hommes foient attaqués, mais elles n'en font pas moins les plus affreufes & celles qui infpirent le plus de compaffion. Combien de nuances, combien de degrés entre celles même dont je viens de faire la peinture ? Combien d'individus qui, fans avoir les accès convulfifs de la colère & les élans de la fureur, annoncent des aliénations qui les mettent hors de la fociété ? Combien de folies tranquilles &, pour ainfi dire, douces ; combien de folies muettes & filencieufes, incapables à la vérité de troubler l'ordre focial, mais incapables en même tems d'en remplir les devoirs ? Quelle variété même n'obferve-t-on pas, parmi celles qui font froides & triftes ; & quelle différence encore toute contraire entre celles qui font gaies &, (qu'on me pardonne l'expreffion) folles, ou qui paroiffent n'avoir qu'un feul objet en vue, & qui vous excitent autant au rire qu'à la pitié.

Je me propose seulement, dans cet ouvrage, de parcourir légérement tous ces différens genres de folie ; je ne pourrois pas promettre de les analyser à fond, il faudroit plus de talens que je n'en ai, & plus de tems que ne m'en laisse la pratique de la médecine. On auroit aussi besoin d'un plus grand nombre d'observations, elles tiendroient lieu d'autant de données d'après lesquelles on partiroit pour tirer des conséquences qui pussent devenir avantageuses à ces sortes de malades. On manque de détails anatomiques relativement aux ouvertures des cadavres des fous, & l'on peut dire à la honte, non pas de l'art, mais bien des artistes, que ces détails ont été infiniment négligés. Peu d'auteurs même se sont attachés à l'observation des fous, encore moins à leur traitement ; soit par la crainte qu'ils inspirent, soit par le dégoût qu'entrainent avec lui les soins qu'on doit leur donner, soit peut-être par le trop funeste préjugé où est le plus grand nombre & le commun des médecins qui regardant cette maladie comme presque incurable, ont pensé, que dès qu'un homme a donné des signes de démence, il faut aussitôt le fermer parce qu'il peut nuire à ses semblables, ou parce qu'il ne peut leur être bon à rien. Il y en a même qui, pour traîter cette maladie, ont une routine qu'ils employent presque dans tous les cas, & lorsqu'ils ont épuisé toute leur science sur eux, qu'ils les ont également rebuté par la quantité de leurs remèdes, comme par ceux qu'ils ont donné à contre-sens ; lassés à la fin autant que les malades, ils les abandonnent à leur triste sort, jusqu'à ce qu'il plaise à la providence d'en décharger le globe ; bien souvent même la multiplicité des remèdes, qui ne donne pas le tems à la nature de se reconnoître & de réunir ses forces pour

se débarasser, les fait passer d'un degré de cette maladie à un autre beaucoup plus fâcheux, & dans lequel, ne pouvant plus ressentir l'action des secours bienfaisans que leur administreroit une main sage, prudente & humaine, ils ne sont plus susceptibles d'aucune espèce de guérison.

J'ai fouillé dans plusieurs auteurs, afin de m'assurer si j'y découvrirois quelque chose d'analogue à mes idées sur la folie, & je n'y ai rien trouvé de satisfaisant. Les sociétés littéraires même & les académies ne se sont guères occupées de cet objet; plusieurs d'entr'elles proposent des prix chaque année; des citoyens vertueux en ont même fondés dans différens endroits pour des objets très-utiles à la vérité; mais aucun n'a pensé à ces malheureux individus, & aucune de ces sociétés ne s'est mise en état d'avoir sur cette maladie quelque chose de satisfaisant & d'avantageux pour ces malades.

Ce n'est pas mon intention, ainsi que je l'ai ci-devant, de donner un traité complet sur la folie. Plusieurs auteurs en ont parlé d'une manière didactique, ils se sont borné à la grande division de la folie en mélancolie & en manie & c'est sous ces deux dénominations qu'ils ont compris toutes les différentes espèces de folie; ils n'ont assigné de traitemens que pour ces deux cas, & n'ont rien proposé pour les autres. Mon dessein est seulement de parcourir en général les différentes branches de cette malheureuse affliction du genre humain, sans entrer dans des détails qui ne pourroient convenir qu'à l'école. Je tâcherai de me rendre, s'il se peut, autant intelligible à ceux qui ne sont pas médecins, qu'à ceux qui le sont, & de devenir par-là sur-tout utile aux maisons dans lesquelles sont

renfermés ces sortes de malades, ainsi qu'aux administrateurs de ces mêmes établissemens.

Afin de pouvoir découvrir la folie sous toutes les faces sous lesquelles elle se montre & dans toutes ses nuances, car elle en a beaucoup, il faut en donner une idée claire & précise, qui la fasse reconnoître presque au premier aspect. D'ailleurs il n'est pas toujours nécessaire d'être absolument maniaque, pour qu'il soit décidé qu'on est fou; on devroit même user de beaucoup de prudence & de précautions avant de constater la folie; & il seroit à propos d'assigner une ligne de démarcation, pour ainsi dire, entre le dernier dégré de raison & le premier de la folie. Les Médecins ne se sont pas assez attachés à désigner positivement ces deux degrés, pour les présenter clairement aux jurisconsultes, lorsqu'il s'agit de décider l'état civil d'un individu à cet égard & d'apprécier si ses actions s'écartent des routes ordinaires du bon sens, autant eu égard à sa famille, qu'à celui du reste de la société dont il fait partie.

Qu'est-ce donc que la folie? *La folie* en général est cet état dans lequel l'exercice des opérations de l'ame ou de l'esprit ne se fait pas complettement, ni toujours suivant les loix de l'ordre naturel, c'est-à-dire, dans lequel cet exercice est contraire à la raison qui doit elle-même être considérée comme le résultat de toutes ces différentes opérations bien conduites. Cette définition ne sera peut-être pas du goût de tous les Lecteurs; cependant si on veut tant soit peu réfléchir, on verra que la maladie appellée *folie*, n'est pas la même chez tous, qu'elle n'est pas toujours constante, & qu'elle n'affecte pas non plus toujours, tout à la fois toutes les opérations de l'esprit, & que par con-

ſéquent la définition que j'en donne, en renferme toutes les eſpèces, de manière que pour peu qu'on obſerve un fou, qu'on s'entretienne avec lui, & qu'on le fréquente, il eſt impoſſible de ne pas décider, avec aſſurance, que tel individu l'eſt ou ne l'eſt pas. Ainſi, il ſera donc vrai qu'un homme ſera réputé fou, toutes les fois qu'il s'écartera des règles de la raiſon, ſoit dans ſes penſées, ſoit dans ſes diſcours, ſoit dans les actions ordinaires de ſa vie, parce que la folie, quoiqu'elle admette l'exercice de toutes les opérations de l'ame, eſt exactement le contraire de la raiſon.

Mais pour bien appercevoir le contraſte qu'il y a entre la folie & la raiſon, ne conviendroit-il pas auſſi de définir ce qu'on entend par la raiſon, afin d'apprécier au juſte l'état du fou & celui de l'homme raiſonnable ? Les philoſophes & ſur-tout les médecins n'ont pas encore aſſez approfondi cette matière ; chacun parle de folie, chacun profère le mot de raiſon, & la ligne de ſéparation entre ces deux états n'eſt peut-être pas encore exactement tracée. Il peut même bien ſe faire que celui qui eſt hors des limites de l'un ou de l'autre, ne ſera, dans l'acception rigoureuſe des termes, ni un fou, ni un être raiſonnable. Or la *raiſon*, ſelon moi, eſt cette faculté dont la nature a pourvu chaque homme pour connoître la vérité, en tant qu'elle lui eſt néceſſaire, ſoit pour ſa conſervation, ſoit pour ſon bonheur, ſoit pour le bien général de la ſociété, & dont l'évidence des objets frappe ſon eſprit & lui enlève ſon conſentement ; ou plutôt la raiſon eſt la connoiſſance du vrai, & la folie eſt la privation de cette connoiſſance.

D'après ces définitions je crois que s'il n'eſt pas auſſi aiſé de claſſer les fous, il ſera du moins plus difficile

difficile de ne pas les reconnoître & de les confondre avec les autres individus de la ſociété ; il me paroît même que toutes les différentes aliénations d'eſprit peuvent être circonſcrites dans l'énumération ſuivante : les fous à lier comme les fous tranquilles, les extravagans comme les inſenſés, les imbécilles comme ceux qui ſont ſimplement en démence. Car, quoiqu'il y ait encore différens degrés entre ces eſpèces de folie ; cependant chacun des malheureux qui ſeront dans cet état, n'aura pas la faculté naturelle de connoître le vrai phyſique ou moral, adapté à ſa conſervation, par conſéquent à ſon bonheur & à celui de la ſociété. Dans le fou furieux toutes les facultés intellectuelles ſont dans une vivacité & une activité contre-nature ; tout eſt outré chez lui, ſes mouvemens phyſiques & moraux paſſent les bornes naturelles ; il a une force muſculaire ſurprenante, juſqu'à briſer les chaînes dont il eſt enlâcé, à rompre les murs qui le renferment ; l'individu même qui tient à ce ſexe aimable, frêle & délicat, dont le caractère diſtinctif, eſt la douceur, devient alors, pour ainſi dire, un ours furieux ; ſon imagination ne voit que des ennemis, & ſes penſées ne ſont que colère & emportement ; toutes ſes attitudes ſont forcées, & rien chez lui ne reſſemble plus à ce qu'il étoit avant la perte de ſa raiſon.

Dans le fou tranquille au contraire, tout y eſt en oppoſition avec le fou furieux : celui là paroît continuellement réfléchir ; il parle peu ou preſque point : on diroit qu'il eſt abſorbé dans de profondes méditations ; il garde conſtamment la place qu'il a choiſie, ne s'agite preſque pas & le repos ſemble être l'état où il ſe plait le plus. Cependant on ne doit pas ſe fier à cette morne tranquillité

qui n'eſt ſouvent qu'inſidieuſe & traitreſſe, ce qui la rend d'autant plus dangereuſe : car au moment qu'on le croit le plus calme, il cherche à vous nuire, à s'échapper ou bien il vous tend des piéges méchans & artificieux dans leſquels ſouvent la plus grande prudence n'empêche pas de tomber. Si vous l'interrogez, rarement répond-il ; & ſi vous le forcez à répondre, alors il eſt aiſé de s'appercevoir que ſa raiſon eſt en défaut, que ſes propos n'ont aucune liaiſon ni aucun rapport entr'eux, & qu'il eſt par conſéquent incapable de connoître la vérité rélativement au bien commun de la ſociété.

L'extravagant n'obſerve & ne connoît aucune des règles de la raiſon ; il ne ſuit que ſes caprices, il paſſe à chaque inſtant d'un objet à un autre ſans s'arrêter à aucun : c'eſt une volubilité étonnante dans la parole, il ne vous donne pas le tems de placer un mot ; une foule d'idées ſingulières & incohérentes ſe ſuivent avec une rapidité inconcevable &, pour ainſi dire, ſe chevauſſent. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer, comment le cerveau peut fournir des idées avec tant de précipitation & d'impétuoſité, & les muſcles de la langue autant de contractions & de relâchemens alternatifs & continuels, qu'ils ſont neceſſités d'exécuter pour la faire mouvoir.

Le fou extravagant eſt vraiment l'oppoſé du fou ſtupide ; il va, vient & eſt dans une agitation de corps continuelle ; il ne fait nulle attention à ce qu'on lui dit ; il ne craint ni danger ni menaces ; mais cependant il ne nuit jamais à perſonne ou du moins très-rarement. Comment donc cet état pourroit-il être celui de la raiſon qui eſt ſage & moderée dans toutes ſes opérations, dont tous les diſcours conviennent au ſujet qu'elle traite

& dont les actions ont toute la moralité qu'exigent les circonstances ?

Le fou insensé est celui qui manque par l'esprit, qui est dépourvu de lumières & qui a les idées très-bornées ; ce seroit un fou extravagant si ses idées, ses actions & ses paroles en avoient la vivacité & la pétulance ; il tient le milieu entre l'extravagant & & le fou imbécille. Comme il ne connoit non plus, ni crainte ni danger, il n'a & ne peut guère avoir quelque sorte de prévoyance, pas même pour ce qui pourroit lui être avantageux ; sa raison étant donc en défaut, il n'est susceptible d'aucune ou de peu de réflexions, & tout se reduit presque chez lui à satisfaire les besoins les plus ordinaires de la vie. Le fou insensé, d'après ce que je viens de dire, seroit donc tout-à-fait l'opposé de l'homme prudent.

Dans le fou imbécille & dans celui qui est en démence, les organes intellectuels paroissent totalement être en défaut ; il se conduit pas les impulsions d'autrui sans nulle espèce de discernement : les imbécilles n'ont point d'idées de leur propre fond ; il semble que chez eux les fonctions du cerveau manquent aussi d'activité & pour ainsi dire de mouvement ; & c'est par-là sans doute qu'ils se trouvent privés de raison. Si on examinoit avec beaucoup d'attention les diverses actions des imbécilles, on découvriroit certainement jusqu'à quel point leur imbécillité dérive de l'absence ou de la foiblesse de quelques unes des facultés de l'esprit ou de ces deux choses à la fois. Car si quelqu'une des facultés vient à nous manquer ou qu'il y survienne du déréglement, l'entendement humain se ressent constamment des défauts que doit produire leur absence ou leur dérangement.

Enfin il paroît que ce qui fait la différence des imbécilles d'avec les autres fous, c'est que les autres fous joignent ensemble des idées mal-assorties & forment ainsi des propositions extravagantes, sur lesquelles néanmoins ils raisonnent quelquefois avec justesse, au lieu que les imbécilles ne forment que très-peu ou point de propositions, ne conçoivent rien de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur fait, & ne raisonnent presque point; il paroît même qu'il n'y a qu'une nuance de l'imbécille au stupide, & si la bétise est l'opposé de l'esprit, on peut dire que la stupidité l'est de la conception.

L'état de démence est celui ou la raison est tellement affoiblie que celui qui en est atteint, ne sait pas si ce qu'il fait, est bien ou mal. Les mots de démence, d'imbécillité & de folie sont donc à peu près synonimes, avec cette différence cependant entre la démence & l'imbécillité, que la première est une privation absolue de raison, tandis que l'autre n'en est qu'un affoiblissement; & toutes les deux diffèrent de la folie, en ce qu'elles indiquent un état habituel de privation ou de foiblesse du bon sens, au lieu que la folie ordinaire ne semble dénoter qu'un dérangement fougueux de l'imagination qui, cessant par intervalle paroît & disparoît alternativement.

Comme les trois grandes facultés de l'ame sont l'imagination, la mémoire & la raison; cette dernière est de toutes, celle qui couronne, pour ainsi dire, l'entendement; elle n'est donc autre chose que la connoissance de la manière dont nous devons régler les opérations de notre ame. Ces trois opérations se prêtent mutuellement des secours, & le raisonnement qui s'ensuit, n'est qu'un enchaînement de jugemens qui dépendent les uns des au-

tres ; dès que ces jugemens n'ont plus aucune liaison entr'eux, que la série n'en eſt plus ſuivie, il doit néceſſairement arriver un déſaccord entre les facultés de l'ame, la confuſion ſe met dans les idées, & donne naiſſance à cet état qui caractériſe la folie. Car, de deux hommes dont l'un chez lequel les idées n'ont jamais pû ſe lier & l'autre chez qui elles ſe lient avec tant de facilité & de force qu'il n'eſt plus poſſible de les ſéparer ; le premier ſeroit ſans imagination, ſans mémoire & n'auroit par conſéquent l'exercice d'aucune des opérations que celles-ci doivent produire ; il ſeroit abſolument incapable de réflexion, il ſeroit un imbécille : l'autre auroit trop de mémoire & trop d'imagination, & cet excès produiroit preſque le même effet qu'une entière privation de l'une & de l'autre ; il auroit à peine l'exercice de ſa réflexion, ce ſeroit un fou. Les idées les plus diſparates étant fortement liées dans ſon eſprit, par la ſeule raiſon qu'elles ſe ſont préſentées enſemble, il les jugeroit naturellement liées entr'elles & les mettroit les unes à la ſuite de autres, comme de juſtes conſéquences.

Quoique la folie admette l'exercice de toutes les opérations de l'ame, c'eſt une imagination déréglée qui les dirige, & la folie n'eſt malheureuſement ſéparée de l'ardente imagination que par une nuance imperceptible. On pourroit même conclure que les fous ne jouiſſent pas ſeulement de l'inſtinct qui n'eſt lui-même qu'une imagination dont l'exercice n'eſt point du tout à nos ordres, & qui paroît exclure la mémoire, la réflexion & les autres opérations de l'ame : les fous ne ſont d'ailleurs guère ſuſceptibles de réflexion, celle-ci amene néceſſairement l'attention qui néceſſitant elle-même

la liaiſon de nos idées, occaſionne la mémoire; deux opérations de l'ame dont ne jouiſſent point ou preſque pas les fous; car ils font peu d'attention à ce qu'on dit ou à ce qu'on fait, & la plûpart ne ſe reſſouviennent pas des diſcouis qu'ils ont tenus ou des actions qu'ils ont faites: les coups & les mauvais traitemens ſont preſque la ſeule choſe qui leur faſſe impreſſion & dont ils conſervent la ſouvenance. La mémoire cependant n'eſt pas ſi incertaine en général chez les fous qu'on ſeroit tenté de le croire; & j'ai pluſieurs obſervations du contraire. Un de mes fous entr'autres, qui à chaque viſite que je lui fais, me remet des lettres ou des mémoires pour différentes perſonnes, n'a jamais manqué de me demander lorſque j'entre dans ſa loge, avant même que je lui adreſſe la parole & ſans aucune cauſe qui puiſſe lui en rappeler le ſouvenir, ſi j'ai remis ſa lettre ou ſon mémoire à celui à qui il l'avoit adreſſé.

Comme nos opérations intellectuelles ſont excitées par les ſenſations & que la volonté dépend en grande partie de celles-ci; comme la liaiſon entre les ſenſations & la volonté s'opère toujours par l'intervention du cerveau & de ſes fonctions, on peut à peine douter que les opérations intellectuelles ne dépendent de certains mouvemens & de la diverſe modification de ces mouvemens dans le cerveau même. Car, " afin que l'exercice de nos
„ fonctions intellectuelles ſe faſſe convenablement,
„ dit *Cullen*, il eſt néceſſaire que l'excitation du
„ cerveau ſoit complete & égale dans chaque par-
„ tie de cet organe; & ſi quelques parties du
„ cerveau ſont plus excitées les unes que les au-
„ tres, ou plus capables de l'être, il en réſultera
„ de fauſſes perceptions, de fauſſes aſſociations &
„ de faux jugemens „.

Il y a des égaremens d'esprit auxquels on ne pense pas à donner le nom de folie ; cependant tous ceux qui ont leur cause dans l'imagination, devroient être mis dans la même classe. Si on ne déterminoit la folie que par la conséquence des erreurs, il seroit difficile de fixer le point où elle commence ; il paroîtroit que toute erreur qui nous entraine, seroit folie, ce que produisent souvent nos passions portées jusqu'à l'aveuglement : car l'aveuglement moral est le caractère distinctif de la folie. Que quelqu'un, par exemple, commette une action criminelle avec connoissance de cause, c'est un scélérat : qu'il la commette, persuadé qu'elle est juste, c'est un fou. On pourroit encore ajouter que la misantropie devroit être regardée comme une folie triste ; la colere & l'humeur comme une folie impétueuse ; la vengeance, qui a toujours devant les yeux un outrage imaginaire ou réel, & l'envie pour qui tous les succès d'autrui sont un tourment, seroient des folies douloureuses. La folie consistera donc dans une imagination, qui, sans qu'on soit capable de le remarquer, associe des idées d'une manière tout-à-fait désordonnée & influe quelquefois sur nos jugemens ou sur notre conduite. D'après ces considérations il paroît assez vraisemblable que peu de gens en seroient exempts. Le plus sage ne différeroit alors du plus fou que parce que heureusement les travers de son imagination n'auroient pour objets que des choses qui entrent peu dans le cours ordinaire de la vie & qui le mettent moins visiblement en contradiction avec le reste des hommes. Qu'on observe surtout un homme dans ses projets de conduite, dans son train de vie ? car c'est-là l'écueil de la raison pour le plus grand nombre.

Il y a une infinité de causes qui déterminent & produisent la folie ; mais le germe de cette maladie est encore sans contredit bien plutôt développé chez ceux où il se trouve déjà une disposition héréditaire. Et pourquoi la médecine au lieu de tourner ses vues à procurer la guérison de cette maladie, ne s'est-elle pas aussi attaché à la prévenir dans les familles où il y a eu des individus qui en ont été atteints ? Je sens que l'amour-propre dans ces circonstances est un obstacle puissant aux sages efforts qu'auroit pû mettre en pratique cette science ; mais, de bonne foi, qu'est-ce que cet amour-propre, mal entendu sans doute, vis-à-vis de l'affliction que cause cette maladie à toute une parenté & la pitié qu'excite le malheureux qui en est la victime ?

Parmi les causes de la folie, il y en a qui sont physiques & d'autres qui sont morales. On doit mettre au nombre des causes physiques, la plûpart des altérations organiques du cerveau, soit par l'engorgement des fibres medullaires ou par leur compression quelconque, soit parce qu'elles sont attaquées de sécheresse & de rigidité, ou de trop de mollesse & de flaccidité, ou plus abreuvées que ne doit le comporter leur état naturel, ou quelquefois aussi par des callosités dans les membranes du cerveau : cependant comme les fonctions de ce viscère sont encore très-peu éclaircies, & qu'on manque de plusieurs connoissances sur cet objet en médecine, on n'a pas encore pu découvrir l'influence que les diverses parties de cet organe ont sur ses opérations. Tout ce qu'on sait, c'est que dans la folie, le cerveau & l'origine des nerfs sont le plus communément affectés. Il est donc très-difficile de savoir au juste la disposi-

tion physique qui peut donner occasion aux divers changemens de nos fonctions intellectuelles.

La différence du mouvement du sang dans les vaisseaux du cerveau contribue beaucoup à affecter les opérations de notre esprit. Les découvertes de l'anatomie n'ont pas encore été plus loin que d'avoir quelques apperçus sur le mouvement du sang & sur les qualités de ce liquide ; quoique cependant il soit certain que souvent nos opérations intellectuelles varient sans qu'on puisse entrevoir la plus petite différence dans le mouvement & dans les qualités du sang. La force des fonctions animales est ordinairement beaucoup augmentée dans le cerveau des fous, tandis que celle des fonctions vitales dans le cœur & le poumon est souvent moindre & n'est quelquefois du tout point changée. On peut s'assurer de la vérité & de l'exactitude de cette remarque par l'exploration de leur pouls & par leur manière de respirer. J'ai souvent observé que le fou le plus furieux, le plus irrité, celui qui étoit le plus en colère, n'avoit pas la plus petite altération dans la respiration, le jeu des poumons s'y exécutoit avec la plus grande aisance, & on n'appercevoit pas la moindre oppression, même après les plus violentes agitations. Souvent aussi je leur tâtois le pouls, la montre à la main, & les battemens de l'artère n'alloient pas au-delà de soixante-cinq ou soixante & dix pulsations dans une minute ; & certainement dans l'homme le plus tranquille, de 30 à 40 ans & bien portant, le nombre des pulsations excédera souvent cette quantité dans le même espace de tems. J'ai vu au contraire plusieurs fous mélancoliques & des imbécilles, dont les fonctions du cerveau étoient enchaînées, ou presque nulles & chez qui les pulsations de l'ar-

tère alloient, dans une minute, au nombre de quatre vingt à quatre-vingt & cinq; j'en ai même obſervé un où elles ſont allées juſqu'à quatre-vingt & quinze, terme d'une fievre ardente & très-forte. Au reſte quoiqu'il ſoit très-difficile d'expliquer la ſituation phyſique du cerveau dans ce cas; les faits ſuffiſent pour faire voir l'exiſtence de l'inégalité entre ſes fonctions & celles du cœur, prouver que d'après une telle inégalité nos opérations intellectuelles peuvent en être troublées, & qu'en effet elles le ſont ſouvent.

La force qu'acquiert le tempérament en avançant en age; les paſſions ſurtout auxquelles on devient ſujet; l'état qu'on ſe propoſe d'embraſſer ou auquel on s'eſt deſtiné, toutes ces cauſes en reſſerrant trop les nœuds qui lient les idées, en les relachant ou ſouvent en les interrompant tout-à fait, nous font tomber dans la folie. Les raiſonnemens bizarres ſont encore ſouvent l'effet de quelque liaiſon ſingulière d'idées & conſéquemment folles. Cette cauſe, je l'avoue, quoique humiliante pour notre vanité, n'en eſt pas moins réelle & conforme à l'obſervation. Lorſque l'impeſſion ſur les eſprits eſt inſenſiblement parvenue à être la même que ſi nous étions en effet ce que notre imagination nous a préſenté, alors le jugement eſt en défaut, & toutes nos chimères deviennent pour nous des réalités. C'eſt ſans doute de cette cauſe que vint la folie de cet Athénien qui s'imaginoit que tous les vaiſſeaux qui entroient dans le Pirée, lui appartenoient. De là vient auſſi que dans les ſonges les perceptions ſe retracent ſi vivement qu'au reveil on a quelquefois de la peine à reconnoître ſon erreur.

La folie peut auſſi quelquefois provenir de l'altération de l'ame qui ſe communique aux organes

du corps, & quelques fois aussi du dérangement des organes du corps, qui réciproquement influe sur les opérations de l'ame. C'est ici un point qu'il est fort difficile de démêler, parce que la manière dont ces deux substances se touchent, si je puis me servir de cette expression, le lien qui les unit, le passage de l'une à l'autre, sont encore si cachés aux recherches de la philosophie & aux yeux des philosophes, & le seront peut être pour toujours, que je n'ose hazarder aucune explication : tout se réduit à des hypothèses qui ne peuvent pas même donner lieu à des conjectures vraisemblables. Cependant quellequ'en soit la cause, les effets qu'on observe sont les mêmes, quoique néanmoins il soit assez ordinaire que la folie vienne de l'altération des organes du corps qui influe promptement sur les opérations de l'ame, *& vice versâ*.

Je citerai quelques observations que j'ai faites dans le cours de ma pratique & qui viennent parfaitement à l'appui de ce que je viens d'établir.

La première est celle d'une jeune fille qui, malade à l'hôtel-dieu, devint folle à la suite de la petite vérole par une métastase de l'humeur variolique sur le cerveau. La maladie n'avoit pas été du genre des confluentes, mais la plus grande partie des boutons s'étoient jeté sur le visage; ils étoient beaux, assez gros & en pleine suppuration; ils s'affaisserent tout-à coup sans cause apparente, & dès ce moment la malade commença d'abord à rire sans aucun sujet; elle chantoit sans cesse ou tenoit les propos les plus extravagans, les plus gais qu'on puisse entendre & qui auroient excité la joie chez l'homme le plus misanthrope & le moins disposé à rire. Des vessicatoires appliqués à la nuque, détournerent du cerveau l'humeur variolique qui s'y étoit portée &

ramenerent pour toujours le calme & la raiſon chez cette jeune fille.

La ſeconde obſervation eſt celle d'une autre fille de 24 à 25 ans, qui tomba dans une folie abſolument contraire, par le tranſport ſubit d'une humeur arthritique ; cette malade ne faiſoit que pleurer ; on avoit beau la queſtioner, elle ne répondoit rien ou ne répondoit que par des pleurs encore plus abondantes : ſi on la preſſoit vivement, alors elle s'emportoit avec violence & ſes larmes ne tariſſoient pas, même dans le plus fort de ſa colère. Une application de veſſicatoires aux bras & aux jambes tout à la fois, fut encore le remède que j'employai ; ils diminuerent d'abord beaucoup l'état de cette jeune infortunée, & quelques doux purgatifs réitérés juſqu'à deux & trois fois, acheverent completement ſa guériſon en lui rendant ſon bon ſens.

Quel contraſte dans ces deux eſpèces de folie ! L'une eſt gaie, l'autre eſt triſte ; dans la première la malade rit & parle ſans ceſſe ; dans la ſeconde elle ne dit mot ou verſe des torrens de larmes : toutes deux cependant ſont déterminées par le même mécaniſme, c'eſt-à-dire par un tranſport d'humeur ſur le même viſcère, & toutes deux ſont également emportées par le même remède. Mais d'où vient donc la différence quant à l'effet ? Seroit-ce que l'humeur variolique, de nature peut-être plus douce, puiſqu'elle cauſe peu de douleurs, diſpoſe aux affections gaies ; & que l'humeur arthritique, de nature très-irritante, puiſqu'elle fait ſouffrir de vives douleurs aux parties ſur leſquelles elle s'arrête, diſpoſe au contraire aux affections chagrines & colériques : ou bien, le tranſport de l'une s'eſt-il fait ſur des parties du cerveau qui

font naître la joie dans l'ame ; & l'autre sur celles qui lui inspirent la tristesse & la taciturnité ? Quant à moi ne pouvant donner une meilleure raison de ce phénomene, je laisse à des physiologistes plus éclairés que moi, le soin de donner une explication plus satisfaisante de ce mystère de la médecine.

La troisième observation est celle d'une fille d'environ 30 ans, d'un tempérament mélancolique, fort peu parleuse & très-portée à la méditation. Elle est devenue folle à la suite d'une confession générale ; son imagination fut tellement frappée qu'elle croyoit toujours voir le diable autour d'elle, & qu'il la poursuivoit sans cesse ; en conséquence elle cherchoit à se confesser à chaque instant. Si son idée étoit fausse, on voit cependant que la conséquence qu'elle en tiroit, étoit juste, elle concevoit bien que pour se débarrasser de l'esprit malin, le confesseur devenoit l'agent le plus efficace. Mais ce qui est aussi singulier que contradictoire dans cette espèce de folie, c'est qu'ayant une si grande frayeur du diable, elle vouloit néanmoins toujours être seule, évitoit toute autre société que celle d'un prêtre & cherchoit continuellement la solitude. Les secours physiques & moraux n'ont pas d'abord produit beaucoup de changement chez elle ; cependant avec quelques bains froids, des discours consolans & la gêne où on l'a mise de fréquenter la compagnie, ses craintes se sont peu à peu dissipées ; elle s'est apprivoisée à la sociabilité & sa raison s'est parfaitement rétablie.

La quatrième observation est encore celle d'une fille agée de 25 ans, bien constituée, qui n'avoit jamais éprouvé la moindre indisposition, & qui, quoique de figure agréable, s'étoit toujours sagement

comportée ; elle étoit ſur le point de ſe marier ; les fiançailles même étoient déjà faites, mais au moment preſque de célébrer le mariage, ſon prétendu la trompe cruellement & ſe marie à une autre : auſſitôt qu'elle apprend cette fâcheuſe nouvelle, l'aliénation de ſon eſprit s'enſuivit au point qu'elle devint tout-à-coup furieuſe, parlant continuellement ſans qu'aucun de ſes propos eut ni ſuite ni liaiſon ; elle déchiroit ſes vêtemens & briſoit tout ce qu'elle trouvoit ſous ſes mains. Une ſaignée aſſez copieuſe, ſuivie des bains froids, & des aſperſions d'eau froide ſur la tête parurent un peu alleger ſon état ; elle fut plus calme après ces ſecours, elle eut quelques intervalles aſſez longs de retour à la raiſon, mais étant enſuite retombée dans une aliénation complete & continue, elle a parcouru pendant onze mois conſécutifs tous les différens degrés de cette maladie. Je l'ai ſuivie & exactement obſervée durant tout ce tems ; je l'ai vû ſouvent, & pour tout remède je n'ai employé que des ſoins, des égards, des paroles conſolantes, & quoique le plus ſouvent elles fuſſent en pure perte, je ne me rebutai point : je lui faiſois donner tout ce qu'elle me demandoit ; jamais elle ne m'a mal reçu, malgré l'état de fureur dans lequel elle étoit le plus ſouvent, & je défendis de la laiſſer voir à qui que ce fut, parce que j'avois remarqué que plus elle voyoit du monde, plus ſon imagination s'échauffoit & ſes fureurs augmentoient. Elle devint extraordinairement maigre & reſſembloit à un ſpectre ; elle étoit preſque toujours nue, enfoncée dans ſa paille qu'elle mettoit en pouſſière, me tenoit les propos les plus orduriers, & qui auroient fait rougir le plus débauché libertin. J'eus quelques ſoupçons que ſes règles étoient ſupprimées

depuis cinq à six mois ; je ne pouvois m'en assurer, parce qu'il étoit difficile d'obtenir d'elle une bonne raison, & que d'ailleurs toutes mes questions sur cet objet n'étoient point écoutées & demeuroient sans réponse. L'état de son cerveau, la maigreur de tout son corps & la suppression des règles me firent un moment désespérer de sa guérison ; j'étois sur le point de l'abandonner ; cependant je tentai de lui faire donner une chemise pour m'assurer de ce que je cherchois, & quelques jours après je crus appercevoir des indices de l'évacuation menstruelle ; ils ranimèrent mon espoir & mon courage, j'ordonnai alors de la sortir de son cachot & de la promener souvent dans les corridors, quoiqu'elle ne fût qu'en chemise & malgré le froid de la saison. Au bout de deux mois le retour de ses règles ne fut plus douteux, elle commença à reprendre de l'embonpoint, sa tête devint plus calme, ses idées moins fougueuses, elle m'écoutoit mieux & me répondoit de tems en tems avec beaucoup de sens ; la mal-propreté indicible dans laquelle elle avoit presque toujours été, diminua aussi peu-à-peu. A cette époque je lui proposai des habillemens qu'auparavant elle avoit toujours mis en pièces ; elle les accepta & parut même mettre de la recherche dans sa parure ; on en vint à la promener chaque jour dans les salles, & on voyoit chaque jour aussi les progrés de la guérison qui s'avançoit à grand pas ; enfin au bout de onze mois d'une folie la plus caractérisée, elle a recouvré toute sa raison ; elle ne s'est point rappelée ce qui lui étoit arrivé ; elle avoit seulement un souvenir confus de mes visites dans son cachot & des complaisances que j'avois eues pour elle. Rentrée au service d'une Dame en Ville, elle y

jouit d'une bonne ſanté & remplit ſes devoirs avec toute l'intelligence & le bon ſens que demande ſon état.

Voilà donc quatre obſervations dans deux deſquelles le dérangement des organes du corps a viſiblement influé ſur les opérations de l'eſprit ; & dans les deux autres ce ſont au contraire les affections de l'ame qui ont alteré les fonctions du cerveau ; & il n'eſt malheureuſement que trop vrai, que les folies provenant de cette dernière cauſe ſont les plus rebelles, les plus difficiles à guérir, & finiſſent ordinairement par devenir abſolument incurables. On doit en dire autant de celles qui reconnoiſſent pour cauſe une diſpoſition héréditaire; l'organiſation des ſolides & ſur-tout de la ſubſtance du cerveau a acquiſe, chez ces individus dans la fécondation, un tel penchant à ce mal qu'il eſt preſque certain qu'à la première cauſe déterminante, la folie ſe développera, ainſi que dans les générations ſubſéquentes, à moins que le croiſement des races répété, ne corrige le germe de cette déſolante maladie.

La lecture des romans a ſouvent jeté dans la folie, des jeunes gens, ſur-tout des perſonnes du ſexe, dont le cerveau, comme on ſait, fort tendre, eſt très-aiſé à être excité & par conſéquent beaucoup plus ſuſceptible des différentes impreſſions qu'il reçoit. Les livres qui traîtent des matières difficiles & d'une contemplation profonde telles que les mathématiques tranſcendantes, ou d'objets abſtraits & métaphyſiques, ont ſouvent produit le même effet. J'ai connu un jeune réligieux qui avoit beaucoup de talens, beaucoup de vivacité dans l'eſprit, qui auroit certainement fait honneur à ſon ordre & qui devint fou d'après la lecture des ouvrages

de

de Jean-Jacques Rousseau ; il cherchoit dans ses écrits cette éloquence mâle & pressante avec laquelle cet écrivain célèbre persuadoit autant qu'il charmoit ses lecteurs.

On a aussi fréquemment observé que des livres sur la réligion ont fait tomber en démence des femmes qui, d'après l'impression que leur faisoit la lecture de ces livres, croyoient aux visions & s'imaginoient avoir réellement des entretiens avec les esprits célestes. Il seroit bien à souhaiter que des directeurs prudens & éclairés qui connoîtroient la trempe foible de ces imaginations, voulussent leur servir de guide dans ces sortes de lectures, ou même les leur interdire absolument, en se servant, dans cette circonstance, de tout l'ascendant que leur donne la place qu'ils occupent dans cette partie de leur ministère.

Les impressions qui se font dans les cerveaux froids, se conservent pendant très-long-tems ; & chez ceux-là la folie qu'on n'auroit pas soupçonnée au premier abord, n'en devient que plus facile à reconnoître pour ceux qui les observent quelque tems. Les cerveaux au contraire qui ont beaucoup de feu & d'activité tombent plus aisément & plus promptement dans la folie ; les impressions s'y effacent, s'y renouvellent & les idées folles s'y succédent avec rapidité : on s'apperçoit bien tout de suite que l'imagination d'un homme a quelques travers, mais il en change avec une succession si rapide qu'on peut à peine les remarquer & les saisir.

La vie contemplative surtout chez les tempéramens mélancoliques ou chez ceux qui ont le cerveau froid & humide, est une cause assez commune de la folie : aussi combien de fous de toute

eſpèce dans les couvens, & combien qui, s'ils ne le ſont pas tout-à-fait, ſont bien près de le devenir? Les Gouvernemens dans leſquels on n'a permiſe l'émiſſion des vœux qu'à un certain age, ont donc fait une loi très-ſage & très-prudente. Chaque jour cependant l'expérience prouve que ce terme n'eſt peut-être pas encore porté juſqu'au point convenable; il ſemble que dans un objet de cette importance, il auroit fallu conſulter la nature des climats & les phyſiologiſtes de chaque pays pour déterminer l'age de la maturité nationale. Car il eſt très-poſitif qu'il y a des nations chez qui la raiſon ſe développe plutôt que chez d'autres; l'hiſtoire des Grecs & des Romains nous en fournit pluſieurs exemples, & ſans aller chercher parmi les peuples anciens, des preuves de mon aſſertion; la plus grande partie des écrivains ſans partialité comme ſans prévention paroiſſent être d'accord que la raiſon eſt plus précoce chez la nation Angloiſe que chez la Françoiſe, c'eſt-à-dire qu'à égalité d'âge un Anglois aura le jugement formé & raſſis de meilleure heure que le François: j'en demande pardon à cette nation charmante que la nature a d'ailleurs douée de tant d'autres belles prérogatives, qu'elle ne doit pas être jalouſe d'aucune; mais je ſerois tenté de croire que ſon aimable frivolité ſervant d'écorce au germe de ſa raiſon, en empêche peut-être le prompt développement; & le poëte De Boiſſy s'eſt montré peut-être plus philoſophe & plus connoiſſeur de ſa nation qu'on ne penſe, en peignant aſſez bien cette frivolité dans ſa pièce du *François à Londres*, lorſqu'il fait convenir au Marquis, *qu'un Anglois eſt un homme de bon ſens qui n'a pas de l'eſprit; & un François un homme d'eſprit qui n'a pas le ſens commun.*

Quoiqu'il en soit, " lorsque les causes de la
„ folie, dit *Cullen*, produisent dans quelques oc-
„ casions un accroissement d'excitation & d'inhé-
„ rence permanente, ou de leur fréquente répéti-
„ tion; alors la folie devient plus continue, elle
„ se rend chronique & devient incurable; c'est
„ pourquoi il faut, autant qu'on le peut, leur
„ présenter le moins qu'il est possible, les objets
„ capables de ramener cette excitation, en leur
„ rappelant les idées qui touchent ou avoisinent
„ leur folie „.

Ce que dit ici *Cullen* est si conforme à la vérité, que j'ai observé plusieurs fois en faisant la visite des fous, que pour peu qu'en parlant on approchât des objets de leur folie ou de ceux qui l'avoient occasionnée, quand même les discours qu'on leur adressoit, n'y avoit qu'un rapport très-éloigné; tout-à-coup de calmes qu'ils étoient, ils passoient à des cris & à des plaintes qu'ils faisoient entendre de nouveau; la fureur renaissoit subitement avec toute sa violence, & les propos les plus extravagans, les idées les moins suivies se succédoient si rapidement qu'il est difficile d'imaginer comment l'esprit & surtout la volubilité de la langue pouvoient fournir à tout ce qu'ils disoient. Très-souvent encore j'ai vu que le bruit que font les verroux en ouvrant la loge où ils sont renfermés, leur cause des inquiétudes, rappele leurs idées & ramene leurs accès de folie, en sorte que tel fou qui étoit tranquille dans son réduit, & qui ne disoit mot, entroit aussitôt en fureur à ce bruit, parloit sans cesse, brisoit tout, attaquoit les murs & continuoit d'être dans cet état d'agitation jusqu'à ce que les forces, le sommeil ou quelquefois la nourriture eussent ramené le calme. Souvent quoique la

physionomie ne soit qu'un assemblage de traits auxquels nous avons lié des idées ; elle réveille chez les fous leurs accès de folie, parce qu'ayant de l'être, telle ou telle physionomie les aura sans doute prévenus de plaisir ou de déplaisir, par les différentes impressions qu'ils en auront éprouvés dans différentes circonstances. C'est par de semblables liaisons d'idées que nous nous prévenons souvent jusqu'à l'excès en faveur de certaines personnes & que nous devenons injustes par rapport à d'autres. Je suis assuré qu'il n'y a pas d'individu qui dans le cours de sa vie, s'il veut être de bonne foi, n'ait souvent fait l'épreuve de ce que je dis ici : de là vient, sans doute que Descartes conserva toujours du gout pour les yeux louches, parce que la première personne qu'il aima, avoit ce défaut.

Toutes les différentes passions dont les hommes peuvent être affectés, doivent être mises au nombre des causes de la folie ; elles occasionnent de si violentes secousses qu'elles nous enlevent l'usage de la réflexion ; l'imagination devient alors plus ou moins exaltée, selon que ces passions sont plus ou moins vives ; & ces passions, à leur tour, donnent naissance à des folies plus ou moins violentes. De là vient que l'amour, la jalousie qui en est presque inséparable, la colère, l'ambition, la vengeance, qui toutes sont des passions fougueuses, sont le plus fréquemment des fous furieux, tandis que la tendresse paternelle ou filiale, celle des époux, l'amitié ce sentiment doux & paisible, l'envie, la réligion, l'étude, la contemplation & les autres affections douces, font au contraire des fous tranquilles, des imbécilles, ou causent des folies dans lesquelles le malade a souvent des intervalles assez longs de calme, de bon sens & de raison.

Il arrive encore ſouvent qu'un homme fort ſage & de très-bon ſens en toute autre choſe, peut être ſur un certain objet, auſſi fou qu'aucun de ceux qu'on renferme aux petites maiſons, ſi par quelques violentes impreſſions ſubitement faites dans ſon cerveau, ou par une longue adhérence à une eſpèce particulière de penſées, des idées incompatibles viennent à ſe joindre ſi fortement enſemble dans ſon eſprit, qu'elles y demeurent unies & inſéparables. J'ai connu un gentil homme français & militaire (& pluſieurs de mes compatriotes l'ont connu comme moi) ſur qui l'idée d'avoir été empoiſonné & la crainte continuelle de l'être par ſes parens, avoient fait une telle impreſſion qu'elle lui avoit donné une défiance preſque générale de tous ceux qui le fréquentoient. Dès qu'il ſouffroit le plus petit mal, qu'il reſſentoit la moindre douleur ou un mal-aiſe auquel, ſans cette idée, il n'auroit pas ſeulement fait attention, il s'imaginoit qu'on avoit introduit quelque doſe de poiſon dans les alimens qu'il avoit pris; alors il accuſoit les uns & les autres indifféremment d'être de connivence avec eux & tenoit en conſéquence des propos hors du bon ſens pour prouver la vérité de ſon idée. Ce n'étoit d'ailleurs que ſur ce point où la raiſon de cet honnête militaire s'égaroit; dans toute autre circonſtance & ſur quel autre objet que ce fut, il parloit avec la plus grande juſteſſe; outre pluſieurs connoiſſances, il poſſédoit très-bien l'art de la guerre qu'il avoit faite avec diſtinction en Amérique, & on peut dire, à ſa louange, que ſa converſation & ſa ſociété, *à part ce cloud de poiſon*, étoient des plus aimables & des plus ſatisfaiſantes.

Cette obſervation eſt la démonſtration la plus complete de l'effet des violentes impreſſions ſubite-

ment faites sur la substance du cerveau & de la longue adhésion à des idées particulières & incompatibles qui se joignent si étroitement les unes aux autres dans l'esprit, qu'elles y forment une union durable & permanente. Cette union déréglée d'idées étant plus ou moins forte dans les uns que dans les autres, produit différens degrés de folie, aussi bien que d'imbécillité. L'esprit étant une fois affecté par certaines idées prend un penchant à ces idées, dans lequel il tombe & retombe toujours, de la même manière que le corps ou quelques parties du corps, prenant un penchant pour certains mouvemens, contractent l'habitude d'exécuter ces mouvemens & les répétent à chaque instant sans y faire attention. Les personnes sujettes à des tics, ceux qui se servent d'une main plutôt que d'une autre ou qui portent plutôt le pied droit que le gauche en descendant ou montant une rampe d'escaliers, en fournissent une preuve convaincante.

Il ne faudroit pas cependant imaginer que les fous en général, aient absolument perdu la faculté de raisonner, mais ils joignent mal à propos certaines idées ; ils les prennent pour des verités, & se trompent à peu près, de la même manière que ceux qui raisonnent juste sur de faux principes. Il paroît qu'après avoir converti leurs propres fantaisies en réalité par la force de leur imagination, ils en tirent des conclusions fort raisonnables. Aussi voit-on souvent des fous s'imaginer qu'ils sont rois, & prétendre par une juste conséquence, être servis, honorés & obéis selon leur dignité. J'ai connu un fou de ce genre qui croyant que son corps étoit de verre, prenoit les plus grandes précautions & les mesures les plus sages pour empêcher qu'il ne se brisât

J'ai encore vû aux petites-maisons de Paris une folle dont l'objet de sa folie étoit de vouloir absolument & de croire véritablement être garçon & non fille ; elle étoit en conséquence habillée dans sa loge comme un homme ; elle parloit très-bien raison & avec le meilleur bon sens, tandis que l'on s'entretenoit avec elle comme on auroit fait avec une personne d'un sexe différent du sien ; il falloit en un mot, pour ne pas s'appercevoir qu'elle étoit folle, la traîter en tout point de la même manière qu'on se seroit comporté avec un jeune homme ; il n'y avoit que son accoutrement qui fit un contraste singulier & ridicule avec son sexe, & sa conversation, avec ses habitudes & ses manières absolument semblables à celles des hommes. Mais dès qu'on lui adressoit quelques propos relatifs à son vrai sexe, ou que par mégarde ou par malice on l'appeloit *mademoiselle* ; aussitôt cette pauvre infortunée s'emportoit, vomissoit des injures atroces & sa colère devenoit fureur : il n'y avoit plus aucune suite dans ses discours, ni aucune liaison dans ses idées; tout étoit généralementt désorganisé ; elle tomboit dans un désespoir affreux, & cet être amphibie, qui un instant avant raisonnoit très-juste, jouissoit d'une tranquillité parfaite, qui étoit doux & affable, qui avoit dans ce moment toutes les qualités que l'on peut désirer dans la société ; cet être, dis-je, inconcevable étoit, par un seul mot, tout-à-coup métamorphosé en bête feroce à qui il ne restoit plus que la figure humaine pour en faire la différence.

Les personnes du sexe sont plus sujettes à la folie que les hommes. Parcourez les hôpitaux destinés aux fous : cherchez dans les autres lieux où on les renferme, & vous compterez constamment

un plus grand nombre de folles que de fous ? Les nerfs chez les femmes, sont plus tendres, plus sensibles & plus aisés à émouvoir ; elles ont les passions plus vives ; leur constitution plus frêle & moins robuste ne peut résister aux chocs violens ; elles ont en général beaucoup moins de courage, de force d'ame, &, je n'ose dire, moins de raison. Les femmes sont d'ailleurs exposées à un plus grand nombre de causes occasionelles que les hommes ; le développement du cours périodique des règles, la diminution de cette évacuation lorsqu'elle est établie, sa suppression accidentelle, & sa cessation absolue au terme désigné par la nature, sont d'abord tout autant d'occasions prochaines qui peuvent les faire tomber dans la folie, pour peu qu'il s'y joigne le concours de quelqu'autre cause. Si, à tous ces accidens, vous ajoutez encore ceux qui proviennent de la grossesse & des maladies qui l'accompagnent (quoique cependant plus rarement, puisqu'il paroît que la folie respecte cet état), les maux qui résultent souvent des suites fâcheuses de l'accouchement, telles que la rétention de l'arrière-faix, la suppression des lochies, ou le refoulement de l'humeur laiteuse (accident très-commun), il ne sera pas difficile de calculer à combien plus de dangers pour la vie en général, ce sexe délicat est en butte, & conséquemment combien plus facilement il peut être entraîné dans la maladie fâcheuse dont il s'agit.

De toutes les causes propres à donner naissance à la folie, la rétrocession du lait dans la masse des humeurs, est celle qui a le plus d'énergie & qui est en même tems la plus commune. J'ai vû une jeune femme qui nourrissoit son enfant, & à qui sans trop savoir pourquoi on le lui ôta pour

le faire allaiter à une autre, dévenir folle presque tout-à-coup; je ne crois pas même sa folie susceptible de guérison; d'abord, parce qu'étant déjà invétérée, le sang se trouve profondément imprégné de cette humeur; en second lieu, parce que sa folie est du genre de ces mélancolies sombres, tristes, taciturnes &, d'après l'observation, plus rebelles; & enfin parce que le lait dont le sang est surchargé, est de tous nos liquides celui qui s'assimile le plus difficilement aux humeurs naturelles, & qui résiste le plus à l'action des remèdes. Plusieurs bains domestiques d'une chaleur douce & temperée pour ramener cette humeur laiteuse à la surface de la peau, & de larges vessicatoires placés dans différens endroits pour la détourner des nerfs du cerveau, ont été absolument sans succès; cette malade reste toujours constamment couchée sur sa paille; elle ne se meut que pour manger & boire ce qu'on lui présente, lâche tous ses excrêmens sous elle & croupit dans la plus dégoutante malpropreté; elle ne parle jamais que lorsqu'on l'interroge, & encore ne répond-elle alors que par des monosyllabes qu'à peine on entend, accompagnés de mouvemens brusques & colériques, sans cependant nuire à aucun de ceux qui l'approchent. Quel déplorable état, qu'il est effrayant! Et quelle profonde impression ne devroit pas faire sur les mères qui, s'écartant aussi essentiellement du vœu de la nature, négligent de nourrir elles-mêmes leurs enfans, un tableau aussi triste, aussi affligeant, & dont elles peuvent aisément dévenir les victimes au moment qu'elles s'y attendent le moins!

Les tempéramens mélancoliques & ceux qui sont sujets aux vapeurs portées surtout à un point d'intensité assez fort, sont plus disposés à la folie que

les autres ; on peut même regarder ces deux états comme les premiers degrés de cette maladie. La plûpart des causes qui occasionnent des insomnies dès qu'elles ne sont pas des symptômes de quelques maladies aigues, produisent aussi la folie. Les grandes passions surtout qui entretiennent la privation du sommeil, donneront également lieu à la folie, en troublant l'ordre de la nature & l'empire de la raison.

D'après ce que je viens d'exposer sur cette maladie & sur les causes qui y disposent, il ne sera pas difficile de reconnoître la folie & ses nuances, ni de distinguer un fou d'avec celui qui ne l'est pas. Il ne sera pas nécessaire non plus de faire remarquer la différence qu'il y a entre un fou dévenu presque imbécille & un épileptique ; on peut difficilement s'y méprendre : le premier a presque toujours la tête aliénée & les opérations de l'ame en rapport avec cette aliénation ; l'autre au contraire est dans une stupidité chagrinante & toutes ses facultés intellectuelles se trouvent considérablement engourdies, surtout au sortir de l'attaque épileptique. Peut-être y a-t-il une espèce d'affinité entre la cause de la folie & celle de l'épilepsie, puisque souvent celle-ci succède à celle-là ; ne seroit-ce point cette affinité qui fait qu'il n'y a pas de ressource à la folie lorsqu'elle a ainsi dégénerée ?

Le fou furieux se connoit aisément à ses discours, à ses actions & à son maintien : les médecins sont principalement les juges nés de cette espèce de folie comme de toutes les autres.

Les fous en général ont presque toujours la tête découverte & cependant ils contractent rarement des rhumes; ce qui paroîtroit assez s'accorder avec la sécheresse de la substance de leur cerveau. Ils

ſupportent volontiers le plus grand froid & les plus ardens rayons du ſoleil ſur la tête ; ſans paroître être incommodés de l'une ni de l'autre de ces deux cauſes. On obſerve encore qu'ils ſont peu ſujets aux autres maladies & moins encore aux épidémiques. Pluſieurs ſe plaignent d'une douleur de tête preſque habituelle ; ils dorment peu & réſiſtent facilement à cet état de repos pour le corps & pour l'ame, que procure le ſommeil à toute la nature ; l'inſomnie eſt même ſi opiniâtre chez eux qu'on en a vû qui ont paſſé huit mois entiers ſans dormir ; leur ſommeil eſt d'ailleurs court & très léger : ainſi ceux qui, étant bien portant, éprouvent de pareils ſymptômes, ſont plus diſpoſés à la folie que les autres.

Les fous attentent peu à leur vie & on les voit rarement commettre des ſuicides. Ils ſont tous d'une force ſurprenante, même ceux qui paroiſſent être d'une conſtitution foible & délicate ; on diroit que leur corps en acquérant de nouvelles forces ſe dédommage de la foibleſſe de leur eſprit ; ils mangent cependant en général très-peu & ſoutiennent le jeûne & l'abſtinence pendant fort long-tems ; enſorte que les plus frêles & les moins robuſtes endurent la faim, la ſoif & toutes les intempéries de l'air avec le plus grand courage & ſans qu'il leur en réſulte rien de plus fâcheux pour leur état.

Preſque tous les fous aiment le tabac avec paſſion, ceux même qui n'en prenoient pas avant d'être atteints de cette maladie. Ils ſont encore, dit-on, très-enclins aux plaiſirs de l'amour ; on prétend même que ce ſont de vigoureux athèletes dans ces ſortes de combats. Leur cerveau, eſt à la vérité, dans une ſituation propre à réparer promptement les déperditions que cauſent l'amour & ſes actes, par

la ſécrétion fougueuſe & abondante qui s'y fait du fluide nerveux ; les forces muſculaires s'accroiſſent ſans doute auſſi chez eux , par la même raiſon que la force copulative y eſt auſſi augmentée ; cependant j'ai crû appercevoir que le beſoin du coit eſt compté pour peu de choſe chez les fous & depuis quatre années que je les étudie , je n'ai qu'une ſeule obſervation dans laquelle un fou parut le déſirer ; il manifeſta ſes deſirs ſeulement par des propos ; mais , hormis ce cas , je n'ai jamais pû découvrir qu'aucun fou ait demandé à ſatisfaire ce beſoin , ou l'ait ſatisfait par aucun des moyens connus. Devroit-on préſumer que cette puiſſance eſt peut-être annéantie chez eux , où le cerveau malade quoiqu'exalté en empêcheroit-il les fonctions? Nous n'avons pas un nombre ſuffiſant de faits ſur ce point , pour déterminer quelque choſe de certain ; il faut encore nous en tenir aux conjectures juſqu'à ce que quelque obſervateur exact & éclairé ſe ſoit donné la peine de ſuivre la folie dans ce beſoin ſouvent ſollicité par la nature , comme tous les autres.

Telle eſt à peu près la marche de la folie ; tels ſont les caractères diſtinctifs , de ceux qui en ſont attaqués. C'eſt à cette ſérie hiſtorique de ſymptômes qu'on les reconnoîtra facilement , & qu'on ne pourra les confondre avec les autres malades dont l'affection a ſon ſiége dans le cerveau.

Mais , ſi je veux faire le pronoſtic de cette cruelle maladie ; quel regret cuiſant ne vient pas s'emparer de mon ame ! & le cœur rempli d'amertume , ne me vois je pas forcé de prononcer combien elle eſt fâcheuſe pour l'eſpèce humaine en général , combien elle eſt déſolante en particulier pour les familles où il y a des individus qui en

ſont frappés & ſurtout combien elle eſt peu ſuſceptible d'être guérie ? Non, ce n'eſt pas un de ces maux qui, parcourant rapidement ſes tems, détruiſe promptement les organes vitaux, & dans lequel le médecin voit évidemment l'inutilité de ſon art: il n'eſt pas non plus du nombre de ceux qui, quoique marchant à pas lents, n'en ſont pas moins traîtres & inſidieux, conduiſent également au tombeau en attaquant la vie dans ſes fondemens les plus intimes & où le médecin éclairé & qui a de l'expérience, ne s'en laiſſe pas impoſer à un état de bonace que le commun des praticiens prend le plus ſouvent pour une guériſon bientôt achevée. Une foule innombrable d'obſtacles s'oppoſe ſans ceſſe au traîtement le plus judicieux & le mieux ordonné contre la folie : tantôt c'eſt un fou furieux que l'on ne peut ni ſaigner, ni baigner ſans employer la violence & qu'il faut enchaîner, ſi on ne veut pas qu'il attente à la vie de ceux qui doivent l'aborder. Et quelle triſte contrainte que celle de ſévir contre un individu qui veut faire le mal ſans ſavoir ce qu'il fait, lorſqu'on veut lui porter des ſecours, preſque toujours dédaignés & qu'on ne peut ſouvent mettre en uſage, malgré toute la prudence imaginable & même avec la plus grande humanité ! Tantôt c'eſt un fou tranquille, mais dont le calme apparent ne met pas moins des entraves à tout ce que la médecine peut ſuggérer de plus efficace. Veut-on le ſaigner, il s'y refuſe, & il faut uſer de force ou de ruſe, ſi vous voulez en venir à bout ? S'agit-il de lui donner quelques remèdes internes, la même difficulté ſe préſente ? & ſi vous lui faites quelques queſtions pour l'y déterminer, il ne répond rien ; à peine quelquefois donne-t-il même des ſignes qu'il eſt vivant:

& on eſt forcé de recourir à la contrainte & de lui mettre, pour ainſi dire, un baillon, ſi on veut les lui faire avaler. Pour lors, il eſt difficile de réſiſter à la pitié qu'inſpire un ſpectacle pareil; & le médecin ſage & prudent qui voit l'inutilité de ſes ſecours, enviſagée ſous toutes les faces, aime mieux abandonner la guériſon de cette maladie aux ſoins de la nature que de prodiguer cruellement les ſiens au malade en le tourmentant vainement, ou d'augmenter encore ſon incurabilité par l'irritation qui s'excite dans ſon ame, & le degré exceſſif auquel ſe monte ſon imagination.

En général on guérit très-peu de fous; c'eſt une des parties de la médecine, dans laquelle ni l'art, ni les artiſtes ne brillent pas; je dirois même qu'elle eſt l'opprobre de l'une & fait la déſolation des autres. Les hôpitaux ſont remplis de ces ſortes de malades; on leur prodigue d'abord beaucoup de remèdes, peut-être trop; & lorſqu'on les a fatigué, harcelé, pour ainſi dire, ordinairement ſans ſuccès, on les abandonne; ils ſont preſque oubliés pour toujours. On ſe borne à leur fournir de la paille, qu'on ne change ſouvent que lorſqu'elle eſt réduite en pouſſiere & on n'y ſupplée qu'avec une honteuſe parcimonie: leur nourriture, ſeulement ſuffiſante pour ne pas mourir de faim, eſt ordinairement très-commune, très-peu appropriée; pour ne pas dire, tout-à-fait contraire à leur état; en un mot c'eſt un regime qui revolte que celui des hôpitaux des fous. Pourquoi faut-il qu'on laiſſe auſſi long-tems ſubſiſter une plaie ſi profonde à l'humanité? S'il y a un pays où cette maladie ſoit traîtée avec quelque ſatisfaction, c'eſt en Angleterre: aucune nation juſqu'à préſent n'a prodigué autant de ſoins & n'a obtenu autant de ſuccès

dans la guérison des fous que les Anglois. Les hôpitaux des fous dans tous les autres pays sont des tombeaux dont ils ne sortent jamais : dans celui d'Yorck, en 1789, sur 599 lunatiques, il y en a eu 286 de guéris, 151 de soulagés ; on en comptoit 47 incurables, il en est mort 40, & il restoit 37 hommes & 38 femmes. Je ne sais pas ce que les Anglois entendent positivement par *lunatiques*, & si sous ce nom ils comprennent toutes les espèces de fous, mais quoiqu'il en soit, c'est déjà une assez belle réussite & bien digne d'admiration que d'avoir remis en circulation dans la société raisonnable, près de la moitié des individus qui étoient privés de ce qui en fait la base & le lien.

D'aprés ce pronostic peu consolant, à la vérité, il seroit ridicule de penser que je prétende cependant qu'on doive abandonner ces malheureux à leur triste sort ; ils méritent sans doute, à tous égards, la commisération la plus étendue, ainsi que les soins les plus exacts & les plus vigilans de la médecine ; j'oserois même dire, qu'ils en sont peut-être plus dignes que les autres espèces de malades. Renfermés dans des aziles où ils sont la plûpart du tems ignorés, il n'y a que la vraie pitié qui les visite ; & combien est petit le nombre de ceux qui en sont doués !

Les fous furieux sont encore susceptibles de guérison, lorsque, leur folie n'étant pas durable, ils ont des intervalles de raison assez longs ou assez répétés. Si la jeunesse & la bonté de leur tempérament accompagnent leur folie, surtout si elle n'est pas ancienne, on peut encore espérer un retour au bon sens. Alors la maladie n'aura pas encore jeté de profondes racines, ni le cerveau acquis ce penchant à l'excitation & à la réproduction continuelle

des idées extravagantes & des objets qui les font naître. Les fous se font une espèce de tempérament factice, immuable, qui dure & qui, pour l'ordinaire, a souvent lieu dans les longues affections, telles que la folie. On peut même regarder ce penchant à ces mouvemens, comme le plus grand obstacle à la guérison de cette maladie. La tristesse du caractère, le peu d'activité & d'énergie dans les facultés intellectuelles, ou une disposition à l'hébétude, sont autant de causes qui rendent la folie plus rebelle, plus opiniâtre & d'une guérison plus difficile. Souvent on a vû cette maladie cesser totalement, lorsque la fièvre survient, & particuliérement si c'est la fièvre quarte. J'ai deux observations dans l'une desquelles le malade, ayant été atteint d'une fièvre putride après plusieurs mois de folie assez durable, a recouvré parfaitement sa raison; & dans l'autre, la malade avoit été folle pendant près de deux ans, d'abord furieuse & méchante, puis elle étoit tombée dans une espèce d'imbécillité, & avoit parcouru successivement tous les degrés les plus caractérisés de cette maladie. Après avoir été soumise à un traîtemeut assez long sans succès & finalement abandonnée parce qu'on la jugea incurable, cette malade fut attaquée, tout-à-coup, d'une fièvre quarte, accompagnée d'enflure œdémateuse dans les extremités inférieures, dont elle essuia un très-grand nombre d'accès: on n'y porta aucun secours, parce qu'on jugea encore avec quelque espèce de raison, qu'elle alloit succomber à cette dernière maladie; mais la nature dont les ressources sont aussi infinies qu'elles sont cachées & souvent inconnues aux gens de l'art, délivra peu à peu cette malheureuse, d'abord de la fièvre qui paroissoit devoir terminer

ses

ſes jours, & enſuite ramena inſenſiblement ſa raiſon, dont elle paroiſſoit devoir être privée pour toujours.

Outre la fièvre conſiderée comme très-propre à juger la folie; la diarrhée & les hémorragies ſpontanées quelconques ſont encore des moyens qu'emploit aſſez fréquemment la nature pour la guérir, & deſquels il faut que l'art ſe rapproche pour l'imiter autant qu'il pourra, s'il veut réuſſir; *natura eſt morborum medicatrix, medicus vero naturæ miniſter*. Hippocrate, ce prince de la médecine, auſſi modeſte que ſavant obſervateur & qui paſſera à jamais pour un des plus vaſtes genies, n'a pas mis en avant cet aphoriſme ſans l'avoir ſouvent médité & ſans que ſon expérience lui en ait bien prouvé l'autenticité; ſon amour propre n'a pas craint de faire honneur à la nature de toutes les guériſons miraculeuſes qu'il opéroit, & qu'un fourbe auroit eu l'impudence d'attribuer à ſes remèdes & à ſon ſavoir.

L'anatomie qui, dans ce ſiècle, a fait d'aſſez grands progrès & qui en fait encore chaque jour, n'a pas cependant procuré des notions bien ſatisfaiſantes ſur la cauſe de cette maladie & ſur les léſions qu'elle occaſionne. L'ouverture & l'inſpection des cadavres de ceux qui ſont morts fous, n'ont répandu aucun jour ſur cette maladie; elles n'ont fourni que peu de reſſources pour ſon traîtement & ſa guériſon. D'après les obſervations de *Meckel*, de l'Académie royale des ſciences de Berlin, le cerveau des fous eſt d'une péſanteur ſpécifique moins conſidérable que dans l'état naturel. Cette différence pourroit peut-être ſuffire, pour rendre compte de tous les phénomènes que produit la folie. D'ailleurs l'imagination des fous eſt ſi vive qu'elle leur

tient quelquefois lieu de sentiment ; & l'état de sécheresse où se trouve l'origine des nerfs, les rend si irritables, que le plus petit ébranlement porte dans leur ame une impression marquée. C'est une des raisons pour laquelle je ne veux pas qu'on les visite trop souvent.

Les vaisseaux du cerveau ont quelquefois été observés racornis & d'un diamètre beaucoup plus petit qu'il ne l'est dans l'état naturel ; d'autres fois, variqueux & totalement relâchés. On a rencontré dans ce viscère des amas de matières séreuses de différente couleur ; le plexus choroïde dur & même squirreux ; ses sinus & ses ventricules remplis d'un sang noirâtre ; souvent des hydatides qui occupoient ses cavités ; la dure-mère tuberculeuse & quelquefois en pourriture ; la pie-mère calleuse, d'une épaisseur double & quelquefois triple de ce qu'elle doit être, & dans laquelle on ne voyoit pas même des vestiges de vaisseaux ; la faux, la tente du cervelet ossifiées ; quelquefois des vers ont été trouvés dans les sinus frontaux & dans la substance du cerveau ; d'autres fois les os du crane devenus extraordinairement épais, &, ce qui est assez singulier, souvent on n'a pû y reconnoître aucun vice apparent. Tel est à-peu-près tout ce qu'on a découvert dans la dissection de l'organe qui est le siége de la folie. Plusieurs de ces lésions, selon toute apparence, ne s'étoient même formées que vers les derniers tems de la vie, démontroient plutôt les effets de la vraie cause de la folie, que la cause elle-même, & devenoient par-là bien plus propres à induire en erreur qu'à donner une idée claire & précise du désordre organique du cerveau. L'os coronal qu'on a aussi appelé *os de raison*, mériteroit peut-être que les anatomistes fissent des observations particulières

ſur lui, ſur la manière dont il eſt oſſifié, ſur ſa plus ou moins grande courbure, ſur ſes ſutures & ſur ſa liaiſon avec les autres os du crane, pour tâcher de reconnoître s'il influeroit ou non ſur la folie. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'anatomie pût découvrir dans le cerveau les différentes léſions qu'y cauſent les différentes eſpèces de folie; quelles ſont les parties alterées dans le fou furieux comme dans le fou tranquille, dans l'extravagant comme dans l'inſenſé, dans l'imbécille comme dans celui qui eſt ſimplement en démence!

Il faut donc apporter bien de précautions & bien de prudence dans l'inſpection des cadavres; rien ne paroît plus difficile que d'y découvrir ce qu'on y cherche, quand on eſt en garde contre les opinions communes. C'eſt ici que l'artiſte doit ſe dépouiller de toute eſpèce de prévention, ſurtout lorſqu'il eſt obligé de prononcer dans un rapport judiciel; il ne doit avoir que des yeux anatomiſtes pour décrire tout ſimplement ce qu'il a vû & ce qui eſt. Il eſt ſans doute plus aiſé de faire une opération ſur le vivant que de porter un jugement ſolide d'après l'inſpection d'un cadavre: dans le premier cas, l'uſage a déterminé certaines règles que l'on ſuit; mais dans le ſecond, ces règles ſont encore à tracer. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que des anatomiſtes éclairés & philoſophes tout à la fois, vouluſſent s'occuper d'une matière auſſi importante, & qui ſouvent par ſon obſcurité, ou plutôt par celle qu'y apportent les gens de l'art, jete les juges dans une perplexité déſolante, leur ôte les moyens d'aſſeoir une déciſion juſte & équitable & laiſſe ſans doute toujours dans leur ame un remords importun, quoique, à la vérité, auſſi injuſte qu'il eſt involontaire. D'ailleurs, pourquoi les médecins autant pour

leur honneur que pour l'avancement de leur art, ne font-ils pas plus souvent ouvrir les cadavres, surtout lorsque la mort a été suivie de quelques maladies longues & particuliérement de celles qui ont été obscures dans leur marche, dont la cause ne s'est pas montrée bien clairement, ou dont le siège a paru douteux ? Tous les jours on entend les médecins dire, que tel malade est mort d'un abcès dans le cerveau, d'un squirre dans le foye ou dans l'estomac, de concrétions pierreuses dans le poumon, d'un polype au cœur ou dans les gros vaisseaux sanguins & de plusieurs autres maladies semblables, réputées absolument incurables, afin de couvrir leur incertitude ignorante, le traîtement ridicule qu'ils ont employé dans le cours de la maladie, & prouver par-là que, quoiqu'on eut fait, le malade ne pouvoit pas guérir (cela m'est arrivé plus d'une fois & j'en rougis, mais j'ai la franchise de l'avouer). Que si au contraire le cadavre eut été ouvert; on auroit trouvé une toute autre lésion que celle qu'avoit annoncée le docteur & sa bévue mise alors au grand jour, auroit couvert de honte son orgueil déplacé en lui apprenant à reconnoître la véritable cause de la mort; & l'auroit surtout guéri lui & ses semblables de la ridicule manie d'endormir ainsi le public. Mais aussi en revanche, de quelle satisfaction ne jouiroit pas le médecin prudent & éclairé qui, par ce moyen avantageux, verroit qu'il ne s'est point trompé dans son pronostic, qu'il a parfaitement connu le siège & la nature de la maladie, & que, si cependant la mort s'en est suivie, c'est que la cause qui l'a produite, étoit au-dessus des ressources de l'art & que les bornes de l'esprit humain ne sont pas encore assez reculées pour atteindre le but désiré;

c'eſt-à-dire, la guériſon de certaines maladies que l'expérience & le tems ont juſqu'ici regardé comme très-difficiles, pour ne pas dire, impoſſibles à guérir.

Si la ſcience des médecins n'eſt pas encore parvenue à trouver des remèdes contre l'imbécillité naturelle; elle n'a pas été juſqu'ici plus heureuſe, pour découvrir les moyens de guérir l'imbécillité accidentelle, celle ſurtout qui ſuccède à la folie; elle eſt, pour lors, de l'augure le plus fâcheux & on peut preſque pronoſtiquer à coup ſur, qu'un fou quelconque, qui tombe inſenſiblement dans l'imbécillité & dans cette eſpéce d'apathie où ils meurent preſque tous, ne recouvrera jamais ſon bon ſens; c'eſt à-peu-près la pierre de touche de l'incurabilité. Le cerveau n'a plus dans cet état aucun reſſort; il eſt dans un affaiſſement incapable de réaction, qui s'annonce aſſez par l'inſpection de leur phyſique & l'obſervation de leur moral; leur vie n'eſt plus qu'une vie végétative dans laquelle même les organes vitaux ne rempliſſent leurs fonctions, pour ainſi dire, que par habitude. On peut auſſi regarder comme abſolument incurables les fous qui rendent leurs excrémens ſous eux, exactement comme les animaux, quand même ils ne ſeroient pas parvenus à l'état d'imbécillité dont on vient de parler : ce ſypmtôme eſt encore d'un pronoſtic plus déſolant, lorſqu'en les rendant de cette manière, il finiſſent par les manger, ſouvent même avec autant d'avidité que le meilleur aliment; c'eſt alors le comble de la dégradation de l'eſprit; ils ſont entiérement perdus pour la ſociété; il ne reſte plus à l'humanité, qu'à déplorer leur malheureux état, & à les ſoigner précifément comme on ſoigneroit l'animal, tout à la fois le plus dégoutant & le plus ſtupide.

Les fous furieux, ceux qui sont méchans, insidieux, guérissent difficilement : il seroit peut-être encore possible d'en guérir quelques-uns, si plusieurs obstacles, très-difficiles à surmonter, ne s'y opposoient ; le danger de les approcher, la nécessité d'user de violence que l'on doit cependant employer le moins que l'on peut, sont ceux qui embarassent aussi le plus souvent le praticien le plus humain & le plus expérimenté. Si on ajoute à ces entraves la difficulté de leur faire prendre des remèdes internes, on verra qu'il reste très-peu de ressources à l'art : on pourroit, à la vérité dans ce cas, user d'un baillon pour y réussir, mais outre que, dans une si triste alternative, cette méthode repugne infiniment à tout être pensant, elle déviendroit d'ailleurs autant inutile par le peu d'effet que produiroient des remèdes ainsi avalés, que par la forte repugnance qu'ils occasionneroient à celui auprès de qui on seroit obligé de l'employer. On se trouve donc réduit à des secours externes, & quoique la difficulté ne soit pas moindre, le succès & l'efficacité n'en deviennent pas plus assurés.

Les folies gaies, celles qui reconnoissent pour cause les affections douces de l'ame, telles que seroient l'amour, les différens obstacles à la possession de l'objet aimé, la joie que produit une nouvelle heureuse ou inattendue, un plaisir trop vif & trop subit, ces folies, dis-je, peuvent se guérir encore aisément, surtout quand elles ne sont pas invétérées. Il semble que, dans ces sortes de cas, l'esprit n'a pas contracté cette rudesse, & cette aprêté de caractère que donnent les passions fortes, violentes, ou qui auroient pour germe, la haine, la vengeance, ou toute autre de même

nature ; les organes se trouvent, d'après ces premières affections, beaucoup mieux disposés à recevoir l'impression des moyens curatifs, parce qu'il y a moins de tension dans toute l'économie animale ; mais en revanche, les fous de cette espèce sont aussi plus sujets à devenir hébétés, surtout si on pousse le traîtement trop loin ; & si malheureusement ils tombent dans un état de stupeur & d'hébétude, alors ils en réchappent difficilemnt.

Les fous mélancoliques, taciturnes, sournois, qui paroissent être, pour ainsi dire, dans un état continuel de méditation, qui vous contemplent avec un regard fixe, qui ne répondent point ou presque jamais aux questions qu'on leur fait, même en les sollicitant vivement, sont de très-difficile guérison. On réussit rarement à les sortir de cette indifférence opiniâtre, dans laquelle on diroit qu'ils se plaisent & dont ils paroissent jouir. Rarement parvient-on à distraire leur esprit & à les ramener à leur état naturel : vous diriez qu'ils sont fortement occupés de quelques idées importantes dont leur imagination ne peut se désaisir, & je serois tenté de le croire d'après la fréquente observation que j'en ai faite & le long tems que je mettois à la faire & à les contempler. La sécheresse générale de leurs fibres, la lenteur avec laquelle les humeurs circulent dans ces sortes de constitutions, & surtout cette inaction permanente de leur ame, sont autant de causes qui favorisent leur stase dans le cerveau, & tout autant d'entraves qui s'opposent à l'action des remèdes. Les fous furieux d'un tempérament mélancolique sont plus difficiles à guérir que les fous furieux sanguins : chez les premiers, leurs idées de haine, de ressentiment, de fausses images, sont plus fixes & plus inhérentes que chez

les ſeconds, les bains froids & la ſaignée leur conviennent moins qu'aux ſanguins, à qui il faut appliquer un traîtement anti-phlogiſtique.

En général les folies invétérées ſont plus difficiles à guérir que les récentes; celles qui dès leur première apparition ont été abandonnées, négligées, auxquelles on n'a fait aucun remède, ou que l'on a ſoignées par un traîtement contraire à celui qui leur convenoit, le ſont infiniment plus que les folies auxquelles on a d'abord porté quelques ſecours, qui n'ont pas été épuiſées par des remèdes trop actifs, trop répétés, où chez leſquelles on a employé une méthode ſagement dirigée & qui ne tenoit aucunement à ces routines que l'on applique indiſtinctement à toutes les folies.

Il eſt ſans doute malheureux pour l'art de guérir & peu ſatisfaiſant pour celui qui l'exerce, de préſenter un tableau auſſi peu conſolant dans le pronoſtic de cette maladie, ſoit en général, ſoit en particulier, parce que d'ailleurs la folie humilie l'orgueil de notre raiſon. Si donc ce n'eſt pas la partie de la médecine qui procure à l'artiſte le plus de gloire & qui étende le plus ſa réputation; c'eſt au moins celle qui ſera la plus conſolante pour le médecin bienfaiſant & aſſez éclairé pour ne pas rendre pire, en aucune manière, l'état de ces infortunés: il en aura toujours aſſez acquis, lorſque ſe rendant compte à lui-même de ſa conduite, il ne trouvera pas de motifs à ſe faire aucun reproche, parce qu'il aura rempli ſon devoir d'homme & d'homme deſtiné à ſoulager les maux de ſes ſemblables.

D'après ces intentions, voyons ſi, en joignant les obſervations que j'ai faites dans l'hôpital des fous avec l'exactitude la plus attentive, il ſeroit poſſible

possible d'atteindre ce but, & de tracer une méthode raisonnable de traîter la folie.

De toutes les parties de la médecine pratique, je l'ai indiqué ci-dessus, & je ne crains pas de le répéter, celle de guérir les fous est la plus difficile, la plus délicate & en même tems la plus ingrate & la plus rebutante. C'est surtout cette partie qui exige un usage constant de la philosophie, sans le secours de laquelle les efforts du médecin seront toujours très-bornés & très-infructueux; il lui faut surtout beaucoup de patience & de douceur, & il ne doit pas d'abord désespérer des moyens, même les plus ingénieux, qu'il auroit mis en usage pour leur guérison. Le point essentiel est qu'il soit assez éclairé pour développer, si la cause de la folie nait d'un excès d'irritabilité dans le systême nerveux, ou de son atonie & de son engourdissement. Mais quelle qu'en soit la cause, il n'est pas moins nécessaire au médecin de gagner la confiance des fous soumis à ses soins, & de trouver surtout dans la fécondité de son esprit, des secours moraux pour les ramener à la raison. Quoiqu'il soit encore malheureusement douteux parmi quelques praticiens, si les distinctions qu'on a fait de la folie & de ses variétés, ne doivent pas mettre de la différence dans la manière de la traîter; cependant il ne faudroit pas croire que c'est par la quantité des remèdes qu'on doive guérir cette maladie; le régime, l'exercice, la liberté & surtout beaucoup de douceur dans les discours qu'on leur tient & dans les manières qu'on emploit auprès d'eux, forment une méthode de guérir, beaucoup plus sûre & plus raisonnable.

Mais, conviendroit-il pour guérir les fous, de flatter l'objet de leur folie; ou faudroit-il prendre

le contre-pied ? D'après mes recherches sur ce point de pratique, j'ai presque toujours observé, si ce sont des maniaques, des fous furieux, que plus on les irritoit, plus on contrarioit leurs idées, ou qu'on ne parut pas acquiescer à leurs opinions extravagantes ; plus aussi on augmentoit leur délire, plus on échauffoit leur imagination, souvent même à un point d'exaltation incroyable. Il survient alors une forte agitation dans le cours de leurs humeurs, le pouls s'accelere & devient plus fréquent, la chaleur paroît augmentée, par la rougeur du visage & le feu étincelant de leurs yeux ; ils parlent avec une volubilité étonnante ; ils s'agitent, vont & viennent, sans avoir un instant de repos : si le fou que vous avez ainsi agacé, est surtout de l'espèce de ceux dont j'ai parlé ci-devant, vous êtes assuré qu'il ne reprendra pas de long-tems une assiete tranquille. Tous ces mouvemens se communiquant principalement au cerveau, ce viscère en reçoit une telle excitation, qu'elle produit une surcharge d'idées ; elles se croisent toutes, s'étouffent, pour ainsi dire, par la confusion qui en résulte, & le tems seul peut calmer ce mouvement extraordinaire qu'on y a imprudemment causé. Il faut donc, surtout, avoir grand soin de ne pas les irriter en reveillant leur passion dominante ou l'obje qui a causé la folie, soit par des discours, soi par la présence même des objets. Ajoutez à cel qu'en contrariant ainsi ces malades dans l'objet d leur folie, il n'est pas nécessaire d'y revenir à plusieurs reprises, pour que le pauvre malheureux, qui n'a souvent de mémoire pour aucune chose ne se ressouvienne très-bien de la résistance qu vous lui avez opposée, & ne prenne alors non-seulement un travers, mais le plus souvent une haine

forte & décidée contre vous, dont rien ne pourra le faire revenir ; & par-là, vous vous ôtez un moyen réel, si non de guérison, tout au moins de soulagement pour cet infortuné.

Un homme qui avoit la folie de se croire sorcier, fut guéri de sa folie par *Gassendi*, de la manière suivante : ce philosophe célèbre persuada à cet homme qu'il vouloit être sorcier comme lui ; il lui demanda de sa drogue & feignit de s'en frotter ; ils passerent la nuit dans la même chambre : le sorcier endormi s'agita & parla toute la nuit ; à son reveil, il embrassa *Gassendi*, & le félicita d'avoir été au sabbat ; il lui raconta tout ce que *Gassendi* & lui avoient fait avec le bouc. *Gassendi* lui montrant alors la drogue à laquelle il n'avoit pas touché, lui fit voir qu'il avoit passé la nuit à lire & à écrire, & parvint par-là à tirer le prétendu sorcier de son illusion (*).

Je ne serois pas d'avis non plus, qu'on flattât jusqu'à un certain point, le sujet principal qui auroit rendu un homme fou : je ne pense pas qu'on doive trop le bercer dans ses idées, parce que ce seroit pour lors vouloir perpétuer son état ; il abonderoit dans son sens, si je puis me servir de cette expression, & son imagination rouleroit continuellement autour d'un cercle dont il ne sortiroit jamais, par le penchant qu'auroit acquis le cerveau de produire & reproduire toujours les mêmes idées.

Il y a donc un terme moyen à saisir, pour la guérison des fous, entre contrarier l'objet de leur folie & le flatter. J'avoue de bonne foi que c'est-

(*) Essai sur les mœurs, tom. VI. pag. 285.

là *le point difficile* ; les praticiens y ont peu réfléchi, ou l'ont absolument négligé ; pour moi, je le regarde comme un des principaux secours dans cette maladie. C'est dans ces circonstances où le médecin doit tirer des ressources de son génie, le plier au caractère de l'insensé, & le devenir, pour ainsi dire, lui même. On criera, sans doute, au paradoxe, lorsque je dirai qu'il faut presque sans cesse parler raison aux fous, quand même ils ne l'entendent pas ; quoiqu'ils n'y sont pas attention, & qu'ils continuent à déraisonner : à force de constance & de persévérance dans ce moyen, on réussit quelquefois à les ramener : il est vrai que cela n'arrive pas toujours ; mais j'ai plus d'une observation du succès de cette manière d'agir avec eux.

Je suis si éloigné de penser qu'on doive contraindre les fous, que je crois même qu'on ne devroit pas les renfermer ; surtout lorsqu'ils ne sont ni furieux ni méchans, ou au moins, lorsqu'ils ne le sont pas à un point de faire courir du danger à ceux qui les approchent ou qui sont obligés de les servir. Je suis intimément persuadé qu'il y a plusieurs fous qui le sont devenus, parce qu'on les a d'abord, & trop tôt fermés ; & beaucoup d'autres aussi, parce qu'on les y a toujours, & trop longtems tenus. Je ne pourrois, malheureusement, que trop citer des observations de ce genre ; mais aussi il me seroit aisé, si le silence dans cette matière n'étoit une loi sacrée, d'en citer de plus heureuses, où m'étant fortement opposé à ce qu'on ne fermât pas certains fous, ils sont cependant revenus à la raison & ont totalement recouvré leur bon sens, en les laissant, d'après mon conseil, jouir de leur liberté.

Il n'est pas douteux qu'on réussiroit peut-être à

guérir un plus grand nombre de fous ; si libres dans un clos vaste, spacieux & agréable, mais cependant sûr, ils pouvoient aller, venir, se promener à leur gré & jouir d'un air plus sain & moins infect que celui qu'ils respirent communément dans leurs cachots. On pourroit même destiner quelques-uns des domestiques à leur seule surveillance, & qui les garderoient à vue pour empêcher leur évasion, s'ils vouloient la tenter. Je sens que cela deviendroit peut-être couteux, & que cette surveillance paroîtra sans doute, du premier abord, d'une exécution difficile & peu ordinaire : mais, que ne devroit-on pas faire & pourquoi ne le feroit-on pas, si ce moyen pouvoit seulement rendre la santé à un seul des fous d'un hôpital ? Ne seroit-ce pas déjà bien mériter de l'humanité, que de procurer à ces infortunés la satisfaction de jouir d'une espèce de liberté, qui, quoiqu'à la vérité purement mécanique, leur donneroit cependant la facilité de se promener, & de se distraire de leurs idées extravagantes, par les différens objets que la nature offriroit sans cesse à leurs yeux ? Ce moyen me paroît d'autant plus nécessaire à employer, qu'un symptôme commun à tous les fous, est celui de toujours vouloir sortir de leurs cachots, quand ils y sont fermés ; & de chercher à s'évader pour peu qu'ils en puissent trouver l'occasion, ou saisir le moment. C'est, de toutes les observations faites sur ces malades, celle que j'ai trouvée la plus constante, la plus frappante & sur laquelle on peut compter en toute certitude. Je n'en ai jamais visité aucun, même des plus furieux & des plus constamment insensés, qui, avant de le quitter, n'ait interrompu sa fureur, ou le torrent de ses idées sans suite, de ses propos extravagans, pour me demander de

le laiſſer ſortir de ſon cachot. J'ai ſouvent acquieſcé à leur demande, j'y mettois même une ſorte de complaiſance délicieuſe, & je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir. Et qui ſait, ſi ce n'eſt pas le cri de la nature qui ſe fait entendre dans ce cas là & qui inſpire ce deſir aux inſenſés pour leur bien, de la même manière & par le même mécaniſme qu'elle fait appêter la boiſſon aux fébricitans! Le praticien ne doit-il pas ici étudier la nature & la ſuivre, comme il eſt obligé de le faire dans les autres affections du corps?

On a obſervé que la ſituation horizontale du corps eſt nuiſible à tous les fous & plus encore aux fous furieux. Il faut autant qu'il eſt poſſible les faire reſter debout, & même les y engager pour diminuer la plénitude, la tenſion des vaiſſeaux du cerveau & empêcher par-là de nouvelles irritations dans cet organe; on doit par conſéquent les laiſſer promener autant que peut le permettre leur état. Il eſt de même très-eſſentiel d'écarter tous les objets, qui, ſoit par la vue, ſoit par l'ouie, ou par quelques-uns des autres ſens, pourroient rappeler leurs anciennes idées & leurs diverſes aſſociations. Il faut encore, par la même raiſon, empêcher aux étrangers de les voir, & rarement le permettre à ceux de leur connoiſſance: ce précepte doit être obſervé très-rigoureuſement; j'ai eu occaſion de remarquer très-fréquemment, que les viſites, que l'on fait aux fous, leur ſont généralement préjudiciables, même de la part du médecin, quoiqu'il ne leur preſcrive aucune eſpèce de remède, & ſans leur en avoir même jamais preſcrit. Souvent, pour ne pas dire, toujours, la tranquillité d'eſprit & de corps dont ils jouiſſent pendant quelques inſtans dans leurs cachots, eſt troublée par l'apparition de ceux qui

viennent les viſiter : s'ils dorment, on les reveille & avec eux toutes leurs idées extravagantes : s'ils ne dorment pas & qu'ils ſoient comme dans une eſpèce d'apathie ou de tranquillité ; frappés de l'objet qui ſe préſente à eux, leur imagination s'échauffe, les idées ſe ſuccedent rapidement les unes aux autres, les propos analogues s'enſuivent, ils s'agitent, parlent ſans relâche, & cette excitation une fois commencée, augmente inſenſiblement & continue ſouvent pendant pluſieurs heures de ſuite, ſans qu'il ſoit poſſible de les calmer par aucun moyen ; on y parviendroit même plus aiſément ſi on les trouvoit déjà dans cet état, lorſqu'on ouvre leurs cachots pour leur porter de la nourriture, ou leur rendre quelqu'autre ſervice : la viſite qu'on leur fait, devient pour lors un calmant ; elle met, pour ainſi dire, un entrave à la fougue ou au torrent de leurs idées, les ſuſpend ou en arrête le cours ; elle donne ſouvent à ces malheureux quelques intervalles aſſez long de répit, les ramène, ſinon à la raiſon pour quelques momens, du moins leur procure un bien-être & une tranquillité dont ils ont très-fort beſoin, & qu'il n'eſt pas toujours aiſé d'obtenir, par les moyens même les mieux imaginés. J'ai ſouvent moi-même & ſans le vouloir, occaſionné ces variations, & j'en ai fait la triſte obſervation en les viſitant comme médecin. Lorſqu'en entrant dans le cachot d'un de ces foux furieux, maniaques, je le trouvois reveillé & tranquille, ou endormi ſur ſon grabat ; alors ſortant tout à coup, à ma vue, de ſon état, il commencoit à s'agiter, à parler ſans ceſſe & ſans ſuite, à ſe promener haut & bas ſans vouloir ni m'écouter ni me répondre ; & forcé pour lors de l'abandonner, j'avois le regret, dès que j'étois ſorti, d'entendre

les propos diſcordans qu'il tenoit, de m'appercevoir de la colère dans laquelle il entroit & du degré d'agitation où il parvenoit. Souvent j'ai eu la conſtance de reſter long-tems à la porte du cachot pour juger de l'intenſité & de la durée de l'état affreux où malgré moi je l'avois jeté, tandiſqu'au contraire mon intention n'avoit été que de lui faire du bien. Mais auſſi j'ai eu quelquefois la douce ſatisfaction de les calmer, lorſqu'en les viſitant je les trouvois dans leurs accès de folie; ils s'appaiſoient dès que je paroiſſois; le calme de leur eſprit ſuccédoit au trouble de leurs idées; ils répondoient avec juſteſſe aux queſtions que je leur faiſois; ils paroiſſoient pour quelque tems avoir recouvré la raiſon; & ſi je ne les avois pas guéri complètement, du moins j'avois ſuſpendu leur maladie, & certainement je les avois conſolés. Pourquoi ne dirois-je pas que, c'eſt ſouvent à ce ſeul ſecours que devroit ſe borner tout l'emploi du médecin?

Mais quels moyens, demandera-t-on ſans doute, faudra-t-il donc employer pour contenir les fous? Je réponds d'abord, que ces moyens ne ſont pas faciles à déterminer & qu'ils exigent beaucoup de prudence dans le choix qu'on doit en faire. C'eſt préciſément dans ce point de pratique, où preſque tous les auteurs ont échoué; je ne me flatte pas d'en imaginer de meilleurs, ni de bien merveilleux, mais, à coup ſur, je ne ſerai jamais d'avis qu'on mette en uſage aucun de ceux qui ſont durs & violens; je penſe au contraire qu'on doit le plus ſouvent ſe ſervir, auprès de ces malades, des plus doux & des plus humains; & c'eſt bien ici où une philoſophie ſage & éclairée devra particuliérement être le guide du médecin. Le célèbre *Cullen* recommande une chemiſette ſerrée au corps, comme le

le meilleur moyen pour contenir les fous qui sont furieux ; mais, comment leur vêtir cette chemisette dans leurs accès de fureur, sans qu'il y ait du danger pour celui qui voudra l'entreprendre ? Avec quelle colère & avec quelle force ne se défendront pas ceux à qui il s'agira de l'endosser ? Comme ils ne sont pas, à la vérité, continuellement furieux, on pourroit, dira-t-on, saisir ces instans de calme pour la leur mettre. Mais, chez les maniaques, chez ceux dont la folie est colérique & à qui un rien cause une irritation violente, cet acte de force & de rigueur, cette espèce de lien qui va enchaîner le peu de liberté qui leur reste, ramenera bientôt leur fureur & les jetera peut-être dans un état cent fois pire que celui qu'on aura voulu contenir ; & dont la durée, d'après l'expérience, s'étendant beaucoup au-delà de ce qu'on pourroit imaginer, fera regreter de s'en être servi. Il sembleroit donc que ce moyen est insuffisant ; & que s'il n'est pas absolument vicieux, il remplira difficilement le but qu'on s'est proposé dans ce cas. Le même auteur recommande encore la peur comme un secours, qui diminuant l'orgasme excité dans le cerveau des fous irascibles, peut en calmer les accès. J'adopterois d'autant plus volontiers ce moyen (quoique cependant il ne faille pas en abuser), que l'expérience m'a fait reconnoître, qu'il manquoit rarement son effet, & que d'après elle je m'en suis, plusieurs fois, servi avec succès. Je crois néanmoins que, tout comme l'ame s'habitue tellement à une passion quelconque, qu'à la fin cette passion ne produit plus sur elle, la même impression qu'elle causoit dans le commencement : de même le cerveau se feroit à cette habitude *de peur*, à un tel point, qu'elle deviendroit absolument in-

fructueuse. D'ailleurs, il y auroit à craindre que ce moyen souvent répété, ne portât un trop grand relâchement dans les vaisseaux de ce viscère, en empêchât la réaction si nécessaire à la guérison, & ne produisît enfin une telle apathie, qu'elle jeteroit les malades dans une imbécillité absolument incurable, surtout chez ceux qui y seroient déjà prédisposés. Au reste, qu'est-il besoin de chercher des moyens mécaniques pour contenir les fous dans leurs fureurs, puisqu'un praticien aussi célèbre que *Cullen*, n'en a trouvé aucun qui fût tout à la fois facile & vraiment salutaire?

Après avoir indiqué quelques-uns des moyens curatifs de la folie, tirés d'une philosophie sage, prudente & éclairée; voyons quels sont ceux qu'une pratique bien dirigée & fondée sur l'observation, peut conseiller & mettre en usage avec succès dans cette maladie.

La saignée paroît d'abord le secours le plus utile, & c'est celui qui en général est le premier & le plus ordinairement employé. Se présente-t-il un fou furieux, un fou méchant? Le commun des hommes, & même le commun des médecins, prononcent tout de suite, qu'il faut le lier & le saigner; souvent sans examiner ce qui aura précédé, & plus souvent encore sans s'informer, si on n'a pas donné occasion à sa fureur, à sa méchanceté, ou au retour de l'une ou de l'autre. Sans doute la saignée est un grand remède dans cette maladie; mais elle n'est vraiment utile & nécessaire que dans les commencemens; & elle est décidément nuisible, lorsque la folie est invétérée. Si le malade est jeune, s'il est d'un tempérament sanguin, si c'est un athlète, si, dans ses accès de fureur ou de méchanceté, il donne en même tems des preuves non

équivoques d'une force peu commune, & furtout s'il eſt dans les premiers tems de ſa folie ; n'héſitez pas de lui faire tirer du ſang, dont la quantité devra être proportionnée à tous les ſignes qu'on vient de décrire. La ſaignée du pied faite par une très-large ouverture, opére ſouvent des prodiges ; la prompte révulſion des humeurs qu'elle produit, par ce mécaniſme, dans les vaiſſeaux du cerveau, dégage ſouvent ce viſcère de la ſurcharge du ſang qui les oppreſſoit ; elle y établit une circulation plus douce, plus égale, le rend en même tems moins irritable & ramène quelquefois le calme dans les idées, d'une manière ſurprenante. Ne vous effrayez pas quand même le malade tomberoit en défaillance ; elle eſt d'un augure favorable ; & ſouvent on a vu un fou, prendre une ſyncope dans des cas pareils, & revenir delà, au grand étonnement des aſſiſtans, abſolument raiſonnable. La ſaignée de l'artère temporale & celle des jugulaires, ont auſſi ſouvent été faites avec beaucoup de ſuccès ; c'eſt à la proximité du lieu affecté, que ſont dûs les bons effets de l'une & de l'autre de ces deux opérations ; elles ſe font trop immédiatement pour ne pas être extrêmement ſalutaires ; & il n'eſt pas douteux qu'elles le ſeroient encore davantage, ſi la main du chirurgien pouvoit porter ſa lancette, dans les vaiſſeaux même du cerveau. Souvent on eſt obligé de réitérer la ſaignée chez les fous ; c'eſt à la prudence du médecin que doit ſurtout être confiée la ſeconde ou la troiſième évacuation ſanguine ; il n'aura pas même failli, quand il auroit économiſé cette liqueur précieuſe dans laquelle réſide la vie ; & il aura fait une très-grande faute, s'il a excédé. Le malade tombe alors dans une atonie, dont rien ne peut le re-

lever ; & il s'enſuit une ſtupeur & une hébétude, que je regarde comme les plus mauvais ſymptômes, parce que je n'en ai jamais vu revenir aucun, ou du moins très-rarement, lorſqu'ils parviennent à cet état. Gardez-vous bien de ſuivre, dans le traîtement de la folie, la routine meurtrière pratiquée dans certains hôpitaux, où l'on ſaigne, à pluſieurs repriſes, tous les fous, indiſtinctement, ſans trop conſidérer, ſi la folie eſt récente ou ancienne, ſi la conſtitution du malade eſt ſanguine ou non, s'il eſt jeune ou avancé en age, robuſte ou foible ; ſi la folie n'eſt point occaſionnée par des excès quelconques, & ſurtout par ceux de l'amour ; ou bien, ſi peut-être elle ne provient pas d'un vice contraire.

Je fus conſulté, il y a quelques années, par écrit, pour un jeune homme dont la tête commençoit à s'aliéner ; je demandai à voir le malade de près, pour m'aſſurer de la cauſe de cette aliénation ; ſurtout à cet age : on me l'amena ; à l'inſpection de ſon viſage, au maintien de ſon corps & à certaines réponſes qu'il me fit à ce-que je lui demandois, je fus auſſitôt perſuadé que la maſturbation étoit la cauſe de ſa maladie. Cependant voulant, pour plus de ſûreté, en tirer l'aveu, même de ſa bouche ; pour y réuſſir, je lui demandai ſon pouls ; il s'y refuſa d'abord, imaginant qu'il m'indiqueroit la vérité ; je preſſai vivement, & il réſiſtoit ; j'inſiſtai d'un ton ferme & ſevère en lui prenant le poignet, & lui tâtant le pouls pendant plus longtems qu'on ne le fait communément, je lui dis hardiment & du même ton : *Monſieur, votre pouls m'indique que vous vous êtes adonné depuis longtems à une habitude vicieuſe, qui va vous faire devenir fou, ſi vous perſiſtez à vous y livrer* (&

je dois avouer que ſon pouls ne m'annonçoit que de la foibleſſe & un mouvement frétillant, ſuites de ſa manœuvre, & il ne pouvoit guère m'indiquer autre choſe); le jeune homme reſta ſtupéfait, rougit, me balbutia ce que je voulois ſavoir, aſſez diſtinctement cependant, pour m'arrêter dans mes perquiſitions & ménager ſon embarras. Je le renvoyai, en lui aſſurant très-poſitivement, que, s'il continuoit à ſuivre ce malheureux penchant, il tomberoit certainement dans la folie & qu'on ſeroit obligé de le fermer. J'avertis les parens de la cauſe du mal, je leur fis dire que l'abſolue ceſſation de cette habitude étoit le ſeul remède que j'ordonnaſſe, & que c'étoit à eux à veiller, pour qu'il ne la continuât pas. Le jeune homme en effet docile à mes conſeils, frappé du pronoſtic & des ſuites où l'entraîneroit cette manœuvre, ceſſa pendant aſſez longtems d'y revenir; il reprit de l'embonpoint & un bon coloris dans le teint; ſa tête revint à ſon aſſiette naturelle & il ſe remit à ſes études. Mais ſoit par la fréquentation de ſes camarades, ſoit plutôt par la force du penchant & de l'attrait qui y eſt attaché, il recommença ſon train de vie, retomba dans un état pire qu'auparavant & l'aliénation devint ſi forte qu'on ne ſavoit quel parti prendre. On conſulte un chirurgien pour lui porter quelques ſecours; l'eſculape de campagne, quoiqu'averti ſur la cauſe de la folie, ne vit rien de mieux que de prodiguer d'abord, à large doſe, le remède de ſon métier, qu'il eut ſoin de réitérer juſqu'à trois fois; voyant qu'à la première le mal, bien loin de diminuer, augmentoit encore. Enfin il manœuvra ſi bien, qu'à la troiſième ſaignée le jeune homme tomba dans un affaiſſement & une imbécillité dont il ne s'eſt jamais relevé. Vic-

time de cette routine dont j'ai parlé ci-devant, & de l'examen peu réfléchi de l'homme de l'art à qui on s'adressa ; le jeune infortuné seroit aujourd'hui rentré dans la société, si, au lieu d'aggraver la cause de sa folie par des saignées, on eût d'abord usé du moyen que j'avois suggéré ; si on y avoit ajouté quelques fortifians, & si on avoit eu la patience de laisser ensuite agir la nature, qui, en reprenant peu à peu ses droits, auroit insensiblement ramené la raison.

Enfin, avant de prescrire la saignée contre la folie, il faut encore considérer, si la cause, au lieu d'avoir son siége dans la tête, ne réside pas dans quelques-uns des viscères du bas-ventre. Mais, aussi combien y en a-t-il qui sont malheureusement sacrifiés à cette pratique des hôpitaux, & dont les résultats, s'ils étoient suivis de près, prouveroient clairement, combien on a contribué à leur incurabilité absolue, parce que, comme je l'ai déjà dit, ils deviennent presque tous absolument imbécilles.

L'émetique paroît, après la saignée, tenir le premier rang parmi les remèdes qu'on administre aux fous. Plusieurs praticiens s'en servent & le recommandent comme un moyen propre à donner une secousse à toute l'économie animale, & qui parvenant à intervertir le cours régulier du fluide nerveux, peut métamorphoser, qu'on me pardonne l'expression, les idées extravagantes & disparates en idées raisonnables & conformes au bon sens. Quant à moi, je regarde l'émetique en général comme très-nuisible dans la folie, & je n'oserois le prescrire ni le conseiller, que dans le seul cas où je serois assuré que la cause de cette maladie auroit son foyer dans l'estomac, ainsi que je l'ai vu

arriver deux fois ; ou qu'elle proviendroit de quelque engorgement humoral dans les viſcères du bas-ventre. L'action de l'émetique eſt de pouſſer le ſang au cerveau par les carotides, & d'en empêcher le retour par les jugulaires ; ce concours ne peut donc qu'augmenter la plénitude des vaiſſeaux de la tête. L'émetique pouſſe bien auſſi à la ſurface du corps, & par là pourroit peut-être contribuer à la déplétion des vaiſſeaux cérébraux, mais ſon premier effet étant plus certain, plus conſtant & plus mécanique, il ne peut que devenir, par conſéquent, infiniment dangereux.

Si l'émetique eſt un remède qu'on doive très-rarement employer chez les fous, il n'en eſt pas de même des purgatifs ; ceux-ci produiſent, le plus ſouvent, de très-bons effets. On ſait que les fous mangent beaucoup, que s'ils ſont abandonnés à eux-mêmes, ils ne mettent aucun choix dans la qualité des alimens ; & que dans les hôpitaux, on eſt néceſſairement forcé par économie, à ne leur donner qu'une nourriture commune, groſſière & conſéquemment indigeſte, qu'ils ne laiſſent pas cependant, de dévorer avec une ſorte de gloutonnerie qui leur eſt propre. Leurs digeſtions ſont donc preſque toujours imparfaites ; & delà des humeurs ſucceſſivement mal élaborées, qui paroiſſent exiger des évacuations répétées de tems en tems ; & ce qui le prouveroit encore mieux, c'eſt que j'ai obſervé les fous être fort ſujets à la diarrhée ; qu'alors ils ſont moins furieux & leurs propos moins extravagans. D'ailleurs, l'expérience confirme tous les jours aux praticiens, que les purgatifs ſoulagent en général & diminuent les maladies de la tête, par la dérivation des humeurs qu'ils occaſionnent du côté du tube inteſtinal.

Mais, de tous les remèdes propres à soulager ou à guérir la folie, l'opium est vraiment le plus héroïque, surtout lorsque les fous sont maniaques & portés à la fureur; à moins cependant qu'il n'y eût quelque lésion organique dans le cerveau : il calme les agitations violentes auxquelles ils ne sont que trop sujets; il ramène une sorte de régularité dans la circulation & rétablit l'ordre dans leurs idées : de noires & ténébreuses qu'elles sont ordinairement, l'opium les rend gaies & plus analogues à leur caractére primitif; le pouls devient lent & tard; leur physionomie se déride & s'adoucit, les traits n'en sont plus si fortement désorganisés & tout leur maintien reprend son état naturel. Ce secours est d'autant plus utile que, pendant ces momens de tranquillité, il est plus facile de leur en administrer d'autres & qu'on peut plus aisément disposer d'eux. D'ailleurs quand on ne feroit par ce moyen, que suspendre leurs accès; ne doit-on pas compter pour beaucoup, celui de procurer à ces infortunés des momens de calme & de repos, & de renaître, pour ainsi dire, à un nouvel état dont ils n'avoient pas senti la jouissance depuis long-tems. Il ne faut pas croire que ce remède doive être donné aux doses ordinaires, il ne produiroit, dans cette circonstance, que très-peu ou point d'effet. Il est confirmé par l'expérience, que les acides énervent & détruisent même l'action de l'opium, ils sont reconnus pour l'antidote de cette substance; or, comme les humeurs des fous sont toutes impregnées d'une acidité surabondante & exaltée, ce dont on s'apperçoit manifestement par l'odeur qu'exhalent leur transpiration & leurs autres excretions; & que les sucs de l'estomac déjà acides de leur nature, contractent encore cette

à un plus grand degré d'intenſité ; on ne doit donc pas être ſurpris que ce médicament donné aux doſes, à-peu-près, auxquelles le preſcrivent ordinairement les médecins dans le cours de leur pratique, manquât abſolument ſon effet, & qu'au contraire, en les agitant, il augmentât infiniment leur loquacité, leur colère, leurs fureurs ; en un mot, tous les ſymptômes violens de cette cruelle maladie. Je n'ai jamais employé que le *laudanum liquide de ſydenham* (*), ou l'*opium* en ſubſtance ; & ſi on donne communément dans la pratique, l'un à 25 ou 30 gouttes, & l'autre à un grain ou un grain & demi, d'une ſeule doſe ; il ne faut pas craindre d'ordonner le premier à 40 ou 50 gouttes, & le ſecond à deux grains & demi, ou trois grains par fois. Ce n'eſt qu'en portant ce remède à un ſemblable point, & quelquefois même plus haut, qu'il peut avoir quelque efficacité. Les forces, l'age, le tempérament & le degré de folie ſeront d'ailleurs la vraie bouſſole, qui dirigera la prudence du médecin, dans ces cas difficiles & délicats.

Le camphre eſt à l'égard des fous, dans le même cas que l'opium ; il paroît encore mériter la préférence, tant à cauſe de ſa vertu calmante & narcotique, que par ſon odeur vive & pénétrante, dont l'action ſe porte promptement & immédiatement

---

(*) *Le laudanum liquide de ſydenham*, eſt une compoſition dans laquelle entrent l'opium en ſubſtance, le ſaffran oriental, la canelle & les clous de girofle, que l'on met en digeſtion au bain-marie pendant trois jours, dans du vin d'Eſpagne.

Ce ſeroit une pedanterie que d'avoir fait cette note pour des médecins ; je ſuis bien éloigné de penſer que ceux qui pratiquent la médecine, puiſſent ignorer quelle eſt la preparation de ce remède, & encore moins qu'ils oſaſſent en preſcrire aucun ſans le connoître ; mais comme je pourrois avoir d'autres lecteurs que des gens de l'art ; c'eſt pour ceux-là que j'ai jugé à propos d'en détailler la compoſition.

sur tout le systême nerveux ; & on ne doit pas mieux hésiter, pour celui-ci, que pour l'opium, d'en exceder les doses ordinaires, si on veut obtenir des succès heureux : souvent même il m'est arrivé d'avoir combiné ces deux substances ensemble, & d'en avoir obtenu de bons effets. Qu'on ne croye pas cependant, que ces deux remèdes soient des spécifiques dans la folie, quoiqu'ils aient passé pour tels, ainsi que le saffran, le castoreum & le musc, auxquels on avoit gratuitement accordé une qualité inhérente & intrinseque, capable de rétablir les désordres de la raison & de l'imagination! Prétentions vaines, trompeuses & propres à séduire les praticiens trop crédules! Puisque souvent il est arrivé, que le même remède, qui avoit réussi chez un fou, avoit augmenté la maladie chez un autre. L'opium, qui plus est, paroît être de ce nombre ; & le sentiment des praticiens est même assez partagé sur ses effets dans ce cas. J'ai malheureusement souvent observé, que l'opium, le camphre & beaucoup d'autres moyens n'avoient que peu d'empire sur cette maladie ; & qu'après plusieurs essais de ce que le raisonnement étayé de l'expérience la mieux-suivie, pouvoit me suggérer de plus analogue à la situation des malheureux soumis à mes soins, je n'ai recueilli que le triste fruit de les avoir inutilement tourmenté, & souvent je me suis apperçu, que je n'étois pas plus avancé qu'auparavant. Heureux encore, lorsque je n'avois pas aggravé leur état!

Je ne conseillerois pas non plus, d'avoir beaucoup de confiance en l'hellebore, quoiqu'il ait été regardé comme le seul & vrai spécifique contre la folie, & qu'il soit certain qu'il ait quelquefois opéré des miracles. Hippocrate, à la vérité, en fait les

plus grands éloges ; mais auſſi il ne le recommande qu'avec beaucoup de circonſpection ; après avoir préparé le malade auparavant, & encore chez des ſujets forts & robuſtes : les anciens n'en ont, de même, uſé qu'avec la plus ſage retenue. On a cru que cette ſubſtance agiſſoit ſpécifiquement ſur le cerveau & ſur les organes immédiats des ſens ; les vrais médecins ſeront facilement déſabuſés de cette erreur ; l'eſtomac & les inteſtins ſont bien plutôt ceux, ſur leſquels il exerce immédiatement ſon action ; & ſon effet ſur le cerveau ne peut être que ſécondaire, tel que ſeroit celui de tout autre émétique ou purgatif. On trouve, dans Pline le naturaliſte, que *Mélampe* guérit de la folie les filles du roi Prœtus, avec l'hellebore : cela peut bien être arrivé ; mais il faut être en garde ſur tous ces divers contes ; & d'ailleurs il y a long-tems qu'on n'ajoute plus trop de croyance à nombre de ceux qui ſont rapportés dans les œuvres de cet auteur célèbre.

On a encore beaucoup préconiſé les bains dans le traîtement de la folie, ſurtout ceux de rivière ; ou les bains froids domeſtiques, lorſqu'on n'eſt pas à portée de les baigner dans une eau courante. L'eau froide verſée en manière de douche, ſur la tête des fous, après les avoir fait raſer ; la glace appliquée ſur cette partie, comme une calotte, ſont encore des moyens fort avantageux, & qui ont quelques fois produit de très-bons effets : je penſe même que ces ſortes de ſecours, eu égard à leur utilité, ne doivent point être négligés, & qu'il ne faut pas les conſidérer comme tout-à-fait indifférens. En général le froid n'eſt pas abſolument nuiſible aux fous, puiſqu'on obſerve qu'ils le ſupportent à un degré très-conſidérable, & auquel nul

être raisonnable ne pourroit résister sans se plaindre. Les bains chauds peuvent aussi convenir dans cette maladie, mais seulement dans les tempéramens où la fibre est seche, roide & tendue, & surtout chez les mélancoliques. On réussit aussi quelquefois en leur versant de l'eau froide sur la tête en même tems qu'ils sont dans le bain chaud ; le saisissement occasionné par ce contraste subit & inattendu peut opérer une révolution dans le cours des liquides du cerveau & ramener en même tems une égalité uniforme dans leur circulation & conséquemment de la justesse dans les idées.

Lorsque la folie n'est pas invétérée, que le malade n'est pas d'une constitution délicate, ou sujet aux maux de nerfs ; il a souvent été utile de raser la tête, d'y faire des frictions avec une brosse un peu forte, ou simplement avec la main imprégnée de quelques essences aromatiques, spiritueuses & pénétrantes, telles que seroit *le baume de Vinceguere* (*) ; ou même encore d'y appliquer des vessicatoires, dont on entretiendroit la suppuration pendant quelque tems : on peut encore tenter, dans le même cas, une application de ventouses seches sur la même partie, & mettre ensuite des sang-sues sur l'élévation du cuir chevelu, produite par les ventouses.

C'est à quoi se bornent, à peu près, tous les moyens qu'on peut mettre en usage dans le traitement de la folie ; tirés la plûpart, des secours que fournissent l'art de la chirurgie & celui de la pharmacie ; ils m'ont paru jusqu'à présent très-bornés, pour ne pas dire presque insuffisans,

(*) On trouve la composition de ce baume dans les élémens de pharmacie de Baume Pag. 402 de la 2. edit.

ſi on n'y en joignoit quelques-uns, que ſuggèrent la gymnaſtique, l'hygiène; & cette philoſophie, l'*hygiène de l'ame*, qui ſeule doit avoir une plus grande influence ſur l'eſprit de ces malades, que tous les agens phyſiques employés juſqu'ici. Dans le nombre de ces différens moyens, un travail aſſidu, conſtant & pénible (ſi on pouvoit le mettre en pratique), des voyages & le changement de climat ou de ſituation, ont ſouvent fait plus de bien aux fous que tous les autres ſecours, ſurtout à ceux dont l'imagination a été troublée par des actions trop vives. Les anciens médecins employoient fréquemment cette reſſource; c'eſt au praticien inſtruit ſurtout des effets que produiſent les cauſes phyſiques, à choiſir l'air & le climat qui peuvent convenir, ſuivant la nature & le caractère de la folie, comme les plus propres à ſa guériſon. En général les pays trop chauds ou trop humides, ou chauds & humides tout à la fois, fomenteroient plutôt cette maladie que de la détruire, puiſqu'il eſt d'expérience que les vents du midi affectent ſingulièrement la tête.

Partout, on a la coutume de tenir les fous enfermés dans des cachots, d'ou on leur permet rarement de ſortir. L'expérience me force à croire que cette méthode, quoique quelquefois abſolument, mais cependant plus rarement, néceſſaire qu'on ne penſe, eſt des plus contraires à leur guériſon. J'ai obſervé que, lorſqu'ils ne ſont pas extrêmement furieux (& il s'en faut de beaucoup qu'ils le ſoient tous & toujours), leurs accès ſont moins violens & moins fréquens, ſi on leur fait prendre l'eſſort: on diroit que la liberté phyſique, dont on les fait jouir, en les mettant hors de leurs antres, leur rend en partie la liberté de l'ame; l'imagination

ſe calme & s'étend à proportion de l'étendue de l'atmoſphère dans laquelle ils reſpirent ; la majeſté de la nature les diſtrait, elle fait diverſion à leurs idées extravagantes qui paroiſſent alors devenir moins fougueuſes, acquérir plus de ſuite, plus de liaiſon, & on y découvre moins d'incohérence. Le calme à la vérité ceſſe, lorſqu'il faut les faire rentrer dans leurs réduits ; cet état de tranquillité diſparoît, la confuſion dans les idées recommence & les fureurs devenues plus violentes, feroient abandonner pour toujours cette pratique, ſi l'expérience ne prouvoit que tout cela n'eſt que momentané, & qu'en s'opiniâtrant, pour ainſi dire, à les ſortir pluſieurs fois de ſuite, on les voit peu à peu s'accoutumer à cette eſpèce de régime ; l'état de violence diminue inſenſiblement au point qu'ils montrent autant de tranquillité, quand on les fait rentrer dans leurs loges, qu'ils témoignoient de contentement lorſqu'on les en a ſorti.

Je penſe donc, qu'on doit les tenir fermés le moins que faire ſe pourra. Je ſens que la choſe paroîtra difficile au premier coup d'œil ; pluſieurs la jugeront même impraticable. Mais, que ne devroit-on pas tenter pour guérir cette maladie, puiſque la plupart des moyens qu'on emploit, ſont preſque reconnus inſuffiſans ! Et quand, par cette méthode, on ne parviendroit à débaraſſer qu'un ſeul des malheureux qui en eſt atteint ; croiroit-on ne pas avoir fait beaucoup ; & le mortel qui l'auroit rendu à ſa raiſon, à ſes parens, à la ſociété, ne mériteroit-il pas, à juſte titre, une couronne civique ! D'ailleurs la choſe n'eſt pas ſi impoſſible qu'on l'imagineroit d'abord ; il ſuffiroit ſeulement d'avoir des gens doux, humains, complaiſans, pour les ſortir de leurs cachots. On les laiſſe-

roit en liberté dans un clos vaste, mais fermé par des murs; les gens préposés les accompagneroient partout & les garderoient à vue: là, ces gardiens leur laisseroient faire tout ce qu'ils voudroient, ils veilleroient seulement à ce qu'ils ne pussent s'échapper, attenter à leur vie, ni à celle de personne. On les laisseroit ainsi errer à leur volonté, pendant deux heures ou pendant l'intervalle d'un repas à l'autre, & on ne les feroit rentrer que pour prendre leur nourriture. On tenteroit d'abord cette promenade une fois, & ensuite deux fois dans le jour, suivant la nature de la folie, & d'après le jugement qu'en porteroit le médecin. Mais, je ne saurois assez le répéter, il ne faut se servir pour cet objet, que de personnes douées de la plus grande douceur, cependant fortes & robustes, afin de se garantir de leur malice, de leurs ruses, de leurs violences, & ne jamais employer le plus petit maltraîtementt, sans quoi on perdroit, dans un instant, tout le fruit qu'on auroit pu recueillir par les épreuves réitérées de cette pratique bienfaisante; outre d'ailleurs, que les fous prendroient, à coup sûr, des travers contre les surveillans, & verroient difficilement ceux qui les auroient une fois maltraîtés. Je suis intimément persuadé que, ce moyen, le seul peut-être qui fût propre à ramener la raison égarée des fous, certainement les soulageroit; & s'il ne remplissoit pas le but qu'on a lieu d'en attendre, je suis au moins assuré qu'il ne leur sera aucunement nuisible & n'aggravera pas leur état. D'ailleurs, puisqu'on a observé que le changement d'air, de climat, est si favorable aux personnes attaquées de folie, le passage de leur cachot à un clos ouvert & spacieux devra leur procurer un effet à-peu-près pareil, & peut-être encore

plus ſenſible ; là elles pourront aller & venir, elles y trouveront la facilité de ſe mouvoir & de ſe promener tout à leur aiſe ; & l'agitation même qui pourroit réſulter de leur folie, tiendra lieu, ſans qu'elles s'en doutent, d'un exercice qui ne peut que leur être très-ſalutaire.

Je viens de propoſer, ſur un point du traitement de la folie, des idées qui paroîtront, peut-être, un paradoxe à pluſieurs de mes lecteurs ; mais lorſque l'expérience vient à l'appui d'une méthode qui s'écarte des routines ordinaires ; qu'importe qu'elle ſoit paradoxale ou non ?

Perſonne n'ignore l'influence qu'a ſur nous la muſique ; combien elle contribue à diſſiper l'ennui, à chaſſer les affections les plus ſombres de l'ame, à adoucir les mœurs & à exciter, dans nos cœurs, des mouvemens qui ſe font appercevoir dans toute l'habitude du corps. *Chiron*, cet habile médecin, ſurnommé *le centaure*, n'employa pas d'autre moyen que la muſique, pour fléchir le naturel féroce d'Achille ſon élève ; & la fureur de Saul s'appaiſoit par les ſons harmonieux de la harpe que touchoit David. Ne pourroit-on donc pas auſſi l'employer, comme un moyen auxiliaire, au ſoulagement des fous ; d'autant mieux qu'on a quelquefois obſervé que, ſi le hazard leur faiſoit entendre des chants ou le ſon de quelques inſtrumens de muſique, ils cauſoient ſur leurs ſens, une telle impreſſion qu'elle les tiroit de leur fureur, en les ramenant inſenſiblement à un état de calme & d'hilarité, au-deſſus de toute eſpérance ? Quel inconvénient y auroit-il donc de procurer, de tems en tems, ce ſecours, au moins à ceux qui ſont furieux, ou qui paroîtroient y prendre goût ? Monſieur *Balbot*, médecin à Chalons-ſur-Marne, dit avoir fait revenir d'un violent accès

de folie, un malade que les bras de cinq à six hommes vigoureux pouvoient à peine contenir. Ce médecin savoit, par les liaisons particulières qu'il avoit eues avec ce malade pendant long-tems, qu'il aimoit à chanter & à entendre chanter; il fit venir des musiciens, qui, pendant près d'une heure, exécuterent sur le violon quelques-uns des airs qu'il aimoit; le malade prêtant toute son attention, tant que dura cette douce harmonie, marioit même sa voix au son des instrumens; une douce sérénité se peignit par degrés sur son visage, & prit la place de la fureur dont tous ses muscles étoient agités. Ce malheureux, après l'administration de ce moyen, qui, depuis huit jours, avoit été entiérement privé de l'usage de sa raison, demanda son épouse & eut avec elle, en présence du médecin, une conversation suivie sur l'état actuel de ses affaires domestiques (*). De mauvais plaisans ne manqueront pas, sans doute, de rire de ce nouveau remède à la folie, & de l'établissement soupçonné d'une salle de concert, dans un hôpital de fous. Mais, je le répete, que peuvent des plaisanteries, contre la satisfaction qui s'ensuivroit de pouvoir soustraire un homme à cette affligeante maladie, & surtout contre celle d'avoir trouvé un moyen de guérir, peut-être, celui qui a la folie d'en rire?

Le régime de vivre, chez les fous, est un point fort essentiel pour leur traîtement; la moindre erreur que l'on commette dans cette partie, devient d'une très-grande conséquence (& on doit avoir le courage d'avouer qu'il s'en commet beaucoup

(*) Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes.

dans les hôpitaux destinés à cette maladie) ; leur indocilité fréquente, à la vérité, & difficile quelquefois à surmonter, pour prendre la nourriture qu'on leur donne, & surtout aux heures désignées, ramene souvent & en peu de tems, les accidens, au moment que les malades paroissoient être mieux. Les alimens grossiers & de difficile digestion, ceux dont il ne peut résulter qu'un chyle épais & visqueux, ne leur conviennent point du tout, & augmentent, à la suite du tems, singuliérement la maladie. Les végétaux bien choisis, & un peu mieux apprêtés qu'ils ne le sont communément dans ces sortes de maisons, seroient ceux qu'on devroit choisir de préférence ; ces alimens sont plus propres à calmer la fougue des humeurs ; ils ne sont pas aussi nourrissans que les substances animales, & peuvent, par ce moyen, prévenir l'engorgement des vaisseaux sanguins & lymphatiques dans les différens viscères du corps, & surtout dans le cerveau. Quoiqu'il soit certain que les fous, dans les premiers mois de leur maladie, & après avoir demeuré enfermés pendant quelque tems, maigrissent d'abord beaucoup, soit à raison des remèdes évacuans qu'on leur prescrit, soit même qu'on ne leur en prescrive aucun ; & que cet effet soit peut-être dû à un retour de sensibilité sur leur captivité ; cependant j'ai observé, qu'au bout d'un certain tems, ils prenoient de l'embonpoint ; le coloris de leur teint devient meilleur, & on est étonné de leur voir un air de santé, que l'on n'auroit pas osé présumer, d'après la connoissance de leur maladie, & du régime qu'on les contraint d'observer.

Je pense que les fous ne devroient faire que trois repas dans le jour, en les distribuant même, à des intervalles assez proportionnés entr'eux, pour

que la digeſtion d'un repas ne fut pas troublée par celui qui doit ſuccéder. La déperdition, en général, n'eſt pas bien conſidérable chez eux ; le défaut de mouvement, & le tiſſu de leur peau, preſque toujours ſec & aride, ſont des cauſes de la grande diminution de leur tranſpiration inſenſible ; ils ont conſéquemment moins beſoin d'une réparation abondante. Cependant, une diete trop ſévère leur ſeroit nuiſible ; l'expérience a prouvé que les longs jeûnes empêchoient de dormir, troubloient la raiſon, & avoient eux ſeuls cauſé la folie. Si on vouloit leur faire faire abſolument quatre repas dans le jour ; on pourroit leur donner du fruit, à celui qu'ils prendroient entre le diner & le ſouper ; ils l'aiment tous avec paſſion & le mangent avec voracité : il ſemble que le deſir ardent, qu'ils en ont, leur eſt ſuggeré par les effets bienfaiſans que la nature a attachés à leur uſage.

Quant à la boiſſon des fous, tout paroît indiquer, que celle du vin pur doit leur être abſolument interdite, de même que celle des liqueurs ſpiritueuſes ; & quoiqu'on ait remarqué qu'ils ſont ordinairement paſſionnés pour l'un & pour l'autre ; il n'eſt pas néceſſaire de s'épuiſer en raiſons pour faire ſentir combien cet uſage leur ſeroit nuiſible, ſurtout à ceux qui ſont furieux ; & combien celui de l'eau pure, ou de l'hydromel, ſeroit ſans doute, le plus approprié à leur état : cependant on pourroit leur permettre un tiers de vin ſur deux tiers d'eau, pour boiſſon ordinaire dans leurs repas, ſoit à cauſe des forces & ſurtout des digeſtives, qu'il convient de ſoutenir, ſoit auſſi, pour accorder quelque choſe, autant à l'habitude qu'au gout qu'ils démontrent, pour cette liqueur reſtaurante. Au reſte c'eſt à la prudence du médecin qui les ſoigne à

varier, & à déterminer ce qu'il faut permettre aux uns & défendre aux autres ; des règles générales, sur cet objet, seroient ridicules & peut-être impraticables : tant de cas différens & de circonstances diverses assujetissent, si souvent le praticien, dans cette partie de l'art de guérir, qu'il est impossible d'en statuer aucune qui puisse satisfaire à tout.

Quoique l'expérience & le raisonnement prouvent que le vin, en général, ne convienne pas aux fous ; cependant l'un & l'autre font aussi voir que son usage est très-salutaire à ceux qui, par la suite, sont tombés dans l'imbécillité ; à ceux qui sont profondément mélancoliques, ou qui ont une folie triste & languissante. Le défaut de ton dans tous les solides, & la torpeur dans laquelle croupissent les liquides de ces individus, ont besoin d'un stimulus qui reveille les uns, & donne du mouvement aux autres. Et, quoi de plus propre, pour remplir ces deux buts, que cette liqueur, tout à la fois énergique & restaurante, seule capable de porter une hilarité bienfaisante, & nécessaire dans l'ame de ces sortes de fous ?

Ce seroit, sans doute ici, le lieu de dire qu'il conviendroit que tous les hôpitaux, & mieux encore ceux destinés aux fous fussent toujours, autant qu'il seroit possible, situés hors des villes ; de manière qu'on pût se procurer & joindre au corps du bâtiment, un clos vaste & entouré de murs, dans lequel on pourroit les faire sortir & promener, comme je l'indiquerai ci-après. L'air, que respireroient les fous, dans un hôpital dont la situation & l'emplacement seroient tels, auroit plus de salubrité, & on pourroit y bâtir, avec plus de commodité, tout ce qui seroit nécessaire au service de ces malades. Il n'est pas moins es-

ſentiel, de parler auſſi de la conſtruction vicieuſe de la plupart des loges où ils ſont renfermés; des ſoins journaliers qu'on devroit leur donner, dans ces réduits, qui font ſouvent reculer d'horreur, l'homme de l'humanité la plus courageuſe; du beſoin qu'ils ont du renouvellement de l'air, & de la propreté dans laquelle il eſt eſſentiel qu'ils ſoient tenus. Tous ces différens objet, font ſans doute, partie du traîtement de cette maladie, ils y ſont tous néceſſairement liés; & comme bien ſouvent il n'eſt pas poſſible d'en établir un autre, ni même de faire aucune eſpèce de bien déciſif, par les méthodes ordinaires; il convient au moins d'employer celui-là, comme tenant à des ſecours qui, ſans les tourmenter, ſans même qu'ils s'en doutent, influeront beaucoup ſur leur vie, s'ils ne guériſſent pas abſolument leur maladie,

Les conſtructeurs de ces ſortes d'édifices, devroient prendre l'avis des médecins, pour déterminer l'emplacement des cachots où l'on renferme les fous, pour en diriger l'expoſition à l'un, plutôt qu'à l'autre, des quatre points cardinaux, & pour y pratiquer de petites aiſances, relatives à leur état. La ſalubrité de ces caſes eſt ſouvent ſacrifiée à des circonſtances, & à des égards auxquels il eſt honteux d'adhérer; ſouvent même l'architecte, voulant briller dans ſon art, fait plus pour ſa réputation, que pour le vrai but de ces établiſſemens & le bien être des malheureux qui doivent les habiter. On les relegue ordinairement, dans un coin du bâtiment, parce que communément on les conſidere comme des rebuts de la ſociété, ou comme abſolument perdus pour elle; cependant il eſt certain que, plus leur état eſt digne de compaſſion, plus on doit auſſi chercher à l'adoucir; il ne leur faut

pas, à la vérité, des palais; mais il leur faut au moins une habitation bien aérée, à l'abri surtout du froid & de l'humidité, & dont il soit aisé d'écarter les mauvaises odeurs, autant que faire se pourra. Il me semble que, si les cachots qu'on leur destine, reposoient sur des arcades assez élevées, ils seroient, sans contredit, construits de la manière la plus salubre & en même tems la plus sûre, pour s'opposer à leur fuite; & lors même qu'ils parviendroient à en percer les voutes, leur hauteur seroit toujours un obstacle, qui les empêcheroit peut-être de s'évader, par la crainte qu'ils auroient de se tuer.

Quoique la plûpart des fous vivent dans une mal-propreté affreuse, & qu'elle soit un symptôme particulier, souvent du plus mauvais augure dans cette maladie, il seroit très-avantageux de pratiquer des lieux d'aisance dans leurs loges; & quand même elles pourroient devenir inutiles à quelques-uns, puisqu'il y en a, qui ne se servent, ou ne veulent jamais se servir des vases qu'on leur donne, pour rendre leurs excrémens; il pourroit bien arriver, qu'en les leur indiquant, ou qu'en les contraignant d'y aller, ou peut-être aussi, que la vue seule de ces commodités, en les y déterminant, leur en feroit insensiblement contracter l'habitude pour toujours; & d'autant plus aisément qu'il est d'expérience, qu'un objet quelconque, qui vient à frapper leurs sens, les décide souvent pour telle action, plutôt que pour telle autre. Il est honteux d'être obligé d'avouer, qu'en général on s'est trop peu occupé des hôpitaux, qui sont uniquement destinés pour les fous. C'est un crime de lése-humanité, dont je rougis pour les personnes de l'art: sans doute elles n'ont jamais eu le courage d'en

faire sentir la bienfaisante nécessité ; & je veux bien croire, que le préjugé de leur incurabilité a peut-être été la cause de cette cruelle insouciance, & a beaucoup influé sur l'espèce d'abandon, auquel sont réduits ces êtres privés de la raison ; tandis que dans ces derniers tems, & dans plusieurs pays, on a heureusement pourvû au mieux-être, à la sûreté & à la salubrité des malfaiteurs & des criminels renfermés dans les prisons. A dieu ne plaise, que je prétende par-là reprocher cette préférence, aux nations, dont les soins vigilans & charitables se sont étendus sur cette classe d'infortunés ! Ils méritent sans contredit aussi, à titre d'hommes & d'hommes surtout égarés par les passions & les vices, l'attention la plus compatissante de la part des gouvernemens ; mais il sembleroit au moins, que les fous, plus à plaindre que les criminels, seroient dans le cas d'exiger aussi des attentions plus recherchées. Les loix, en jugeant ces derniers, ou leur rendent la liberté & la vie ; ou s'ils sont trouvé coupables ; alors armées du glaive de la justice, elles leur ôtent l'une & l'autre, & les délivrent ainsi de tous maux : au lieu que la médecine, ne pouvant le plus souvent, donner aux insensés, ni la liberté ni la guérison, ils sont presque condamnés, pour toujours, à traîner une vie des plus malheureuses. D'après ces réflexions, ne doit-on pas être bien surpris, que ce sensible & généreux Anglois, *John Howard*, qui est entré dans tous les hôpitaux, qui a visité presque toutes les prisons de l'Europe, qui en a publié ce qu'il y a trouvé de bon & de mauvais, qui a montré des intentions si louables & communiqué des idées si justes, relativement à cet objet, dans son ouvrage intéressant, n'ait cependant rien dit sur les maisons éta-

blies pour les fous? Ah! ce n'est sans doute qu'un oubli de la part de cet ami tendre & bienfaisant de l'humanité; on ne peut pas, sans lui faire tort, presumer qu'un homme, dont la loyauté est si bien peinte dans son écrit, eût négligé de proposer aussi ses vues, sur les établissemens pour les fous; certainement il s'en seroit occupé, si la mort, qui auroit encore dû respecter ses jours, n'en eût tranché le fil trop tôt.

L'électricité, qu'on a appliqué à la médecine, avec assez de succès, dans plusieurs maladies, seroit encore un moyen à employer dans le traîtement de la folie; je ne crois pas même, qu'on l'ait jamais mise en pratique chez les fous. Monsieur *Mauduit* docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, qui a soumis beaucoup de malades à ce traîtement, qui a tenu & donné des registres fort exacts de tous/ les résultats qu'il en a obtenus, ne cite pas une seule expérience faite sur des insensés. Il ne paroît pas non plus, que les Anglois, qui se sont servi de l'électricité, beaucoup plus heureusement que les autres nations dans différentes maladies, aient, d'après le rapport que fait Monsieur *Mauduit* de leurs ouvrages & des guérisons qu'ils ont obtenues, essayé d'électriser aucun malade atteint de folie. Ce seroit cependant une tentative à faire dans une maladie, où l'on a si peu réussi, par les moyens mis en usage jusqu'à présent. Que risqueroit-on de tenter ces expériences? on n'exposeroit pas ces malades, à un plus grand danger, que ceux à qui on administre, pour la première fois, un remède nouveau, & qui n'est encore étayé d'aucune observation. Il est cruel, j'en conviens, d'exposer un malade à un genre de remède, qui pourroit augmenter son mal; il

ſemble même, que l'humanité ſe refuſe à ces ſortes d'eſſais ; mais, ſi on fait attention que la médecine n'a pû faire, & n'a effectivement fait des progrès, que, d'après de ſemblables expériences répétées, on ne ſera plus ſurpris, ſi je propoſe de tenter l'électricité ſur les fous. Au reſte, lorſqu'on a ſoumis, pour la première fois, à ce remède, des malades attaqués de différens maux, on n'étoit pas aſſuré s'ils en ſeroient ſoulagés, ſi l'augmentation de ces mêmes maux s'enſuivroit, ou enfin, ſi ce ſecours ne produiſant ni bien ni mal, ainſi que cela eſt arrivé pluſieurs fois, ne ſeroit pas placé, quant à eux, dans le nombre des remèdes indifférens.

Outre quantité de maladies, contre leſquelles l'électricité a été employée, on l'a encore tenté ſur des perſonnes attaquées de maux de nerfs & de convulſions ; on y a même expoſé des épileptiques ; & ſans doute s'il y avoit lieu de préſumer, que l'électricité ne dût pas convenir dans quelques maladies, c'étoit certainement dans celles-là, d'après leur nature & les effets connus de l'électricité : cependant, il exiſte pluſieurs obſervations d'épileptiques, de maux de nerfs & de convulſions, qui ont été ſoulagés, & même guéris par elle. Je ſens que les fous ſont une eſpèce de malades, ſurtout les furieux & les méchans, dont il ſeroit difficile de jouir, pour les ſoumettre au traîtement électrique ; je ſuis d'accord, que le caractère de leur maladie apporteroit même beaucoup d'obſtacles à les placer convenablement, & à les iſoler ; on ſeroit ſouvent obligé d'uſer de force & de rigueur ; & cette manière d'agir, toute contraire à mes principes, répugne d'ailleurs à ma façon de penſer ; mais, ſi cependant c'étoit-là le ſpécifique de la folie, il faudroit bien paſſer outre, & ſe départir

de ma méthode. Je ne suis pas, au reste, si attaché à mes idées, que je ne sois prêt à les abandonner promptement, dès qu'on m'en propose de meilleures, surtout lorsqu'il s'agit de guérir des êtres aussi infortunés que les fous.

L'électricité a été favorable à ceux qui sont restés dans un engourdissement & dans une espèce de stupeur, à la suite des attaques d'apoplexie & de paralysie. En suivant donc la voie de l'analogie, on y soumettra d'abord les fous qui ne sont que mélancoliques, ou qui, d'après une folie aigue & furieuse, sont tombés dans l'imbécillité & dans une sorte d'hébétude. La cause de ces différens états, qui paroît avoir son siége dans le cerveau, est peut-être la même, ou peut-être, a produit le même effet ; & alors tout indiqueroit le même remède. Qui sait, si l'électricité donnée d'abord par bains, ensuite par étincelles, & enfin par des commotions, ne causeroit pas une secousse à cet organe, capable de détruire l'obstacle qui tient la raison & les sens enchaînés ? Pourquoi ce remède, répété à des intervalles que le médecin observateur régleroit, & qu'il feroit exécuter sous ses yeux, ne rétabliroit-il pas, au bout d'un certain tems, le cours du fluide nerveux, dont la déviation entraîne peut-être celle du bon sens ? Pourquoi enfin, au lieu de soumettre les fous à l'électricité positive, ne tenteroit-on pas de les soumettre à l'électricité négative, qui, des deux, paroîtroit être la plus convenable & la plus appropriée à cet état de véhémence & d'imagination exaltée ? Sans doute, il pourroit se faire qu'en soustrayant du corps de ces malades, le feu électrique surabondant, & tâtonant ainsi, par des expériences réitérées, pour déterminer la quantité qu'il convien-

droit de leur en laiſſer, afin de rétablir l'équilibre, on parviendroit à ramener, chez eux, les opérations de l'ame à leur juſte proportion & à leur état naturel. Au reſte, je ne propoſe ici que des conjectures; on doit les conſidérer comme jetées au haſard; il reſte à les faire paſſer au creuſet de l'expérience & de l'obſervation, ſeuls guides, d'après leſquels on puiſſe compter : elles ſont cependant de nature à engager les phyſiciens, à examiner, ſi on doit abſolument les releguer dans le pays des chimères, ou les placer dans la claſſe des probabilités, afin de fixer l'opinion de la médecine, ſur ce point de pratique.

Tel eſt, à peu près, tout le traîtement, qu'à mon avis, on doive employer contre cette cruelle maladie, qu'on appelle *folie* : parmi toutes les différentes parties de ce traîtement, je le répéte, le régime de vivre eſt ſurtout une des plus eſſentielles; il n'eſt pas difficile de ſentir, quel pouvoir il exerce ſur l'eſprit & le corps, & que, d'accord avec le peu de remèdes que je crois néceſſaires à ſa guériſon, il ſera d'autant plus aiſé d'y parvenir, que la philoſophie, cette ſœur de la médecine, ſera toujours la principale bouſſole du médecin, qui ſe chargera de donner ſes ſoins à ceux qui en ſont atteints.

J'ai déjà prouvé, par pluſieurs obſervations, *dans ma traduction de l'Eſſai Météorologique de l'Abbé Toaldo, imprimée en* 1784, combien la lune avoit d'influence ſur un grand nombre des maladies du corps humain; le ſyſtême de ce célèbre obſervateur, & dont en général, on ne paroît plus douter, étayé d'une infinité de remarques phyſiques & aſtronomiques, s'il n'eſt pas la vérité même, en approche du moins aſſez, pour ſervir de baſe & de principe à ceux qui voudront

s'adonner à l'étude de la Météorologie, & en faire une application utile à la science de la médecine. Si donc, la lune influe sur les maladies qui nous attaquent ; la folie seroit-elle une de celles, sur laquelle cette planete exerceroit aussi son influence ?

Cette question, dont la résolution tient, plus qu'on ne croit, au traîtement de cette maladie, mérite d'être examinée avec beaucoup d'attention, & surtout avec l'esprit dépouillé de toute prévention. Des observations faites avec beaucoup d'exactitude, & répétées particuliérement au tems précis de chacun des différens points lunaires, sont les seuls & vrais moyens, capables de résoudre ce problême médical. Depuis plus de quatre ans, je suis médecin de l'hôpital des fous : curieux de découvrir, s'ils étoient également soumis au pouvoir lunaire, je profitai, pour y parvenir, de toutes les ressources que m'offroit le rassemblement de ces malheureux, dans un semblable asile ; je tins donc, dès-lors, un journal de dix fous seulement, que j'ai assidument vû & visité sans aucune interruption, *à chaque nouvelle lune*, *à chaque premier quartier*, *à chaque pleine-lune & à chaque dernier quartier* : je m'en suis seulement tenu à ces quatre points principaux ; je n'ai pas même étendu mes recherches, jusqu'aux *apogées* & aux *périgées* de cette planete, à moins que la circonstance astronomique ne fît concourir, tout à la fois, l'un ou l'autre de ces deux points ; ou, à peu près, avec les quatre premiers qui étoient l'objet & le but principal de mes observations. Je n'ai pas cru non plus nécessaire, d'observer l'influence que pouvoit avoir la lune, aux tems de ses *équinoxes ascendant & descendant* : il m'a paru que, si je parvenois à recueillir un assez bon nombre d'observations sur

les quatre points ordinaires, indiqués ci-dessus, elles deviendroient alors, des données sûres, positives & assez suffisantes pour décider la question.

Or, d'après les observations rédigées sur mon journal, il est très-certain & très-prouvé, que la folie est une maladie, sur laquelle la lune exerce une influence constante & réelle. Les *nouvelles-lunes* & les *derniers quartiers* sont, de tous les points lunaires, ceux qui influent le plus fréquemment & le plus puissamment; &, suivant le systême de Monsieur l'Abbé Toaldo, j'appelle ces points *affirmatifs*; ceux qui ont une influence lunaire, moindre, sont désignés par le nom de *négatifs* (*). Lorsqu'avec l'un ou l'autre de ces deux points, il s'y joint encore *le périgée* ou *l'apogée* de cette planete, alors ce concours opère une influence plus marquée, plus décidée, & plus encore, lorsque c'est le périgée qui concourt avec la nouvelle-lune ou avec le dernier quartier; & sans doute, parce qu'alors la lune se trouve plus proche de la terre, que dans toute autre position; le concours de l'apogée n'ayant pas une action aussi sensible. Les *premiers quartiers* & les *pleines-lunes* sont les points que j'ai observé avoir une moindre influence sur le renouvellement des accès de folie; & je puis assurer que, le plus souvent celle qu'ils éprouvoient, étoit, si je puis m'exprimer ainsi, une influence négative; c'est-à-dire que les fous, à ces époques,

(*) Pour se mettre parfaitement au fait des divers points lunaires, on peut consulter les articles 2. 3. 4. 5. & 6. seconde partie de la traduction de l'Essai Météorologique de Monsieur l'Abbé Toaldo. On verra dans cet ouvrage, que les nouvelles-lunes surtout, quand elles concourent avec le perigée, ont déjà été observees, comme les points les plus affirmatifs, ou les points *les plus changeans*, c'est-à-dire ceux qui influent le plus.

étoient moins fous ; plus tranquilles, & raisonnoient, à peu de chose près, comme s'ils n'avoient pas eu l'esprit aliéné : ces points sont donc négatifs, par rapport à ceux dont on a parlé cidessus.

Cependant, je dois faire remarquer que toutes les espèces de folie ne sont pas également susceptibles de l'influence des points lunaires ; il y en a sur lesquelles cette influence est beaucoup plus imprimée, a plus de force & d'empire ; c'est encore une observation que j'ai vérifiée & constatée plusieurs fois. Parmi les fous, qui ont fait & font encore la matière de mon journal, plusieurs sont absolument incurables ; les autres que je ne regardois point comme tels, j'ai eu la satisfaction de les guérir ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ceux qui étoient encore susceptibles de guérison, comme ceux qui ont été guéris, sont précisément ceux, sur qui les deux points lunaires les plus influents, ont eu le plus d'action pendant tout le tems de leur maladie. Une jeune fille entr'autres, la même, dont j'ai parlé dans ma quatrième observation, devenue folle, parce que celui, qu'elle étoit sur le point d'épouser, se maria avec un autre, m'a fourni une observation bien suivie & bien circonstanciée de ce que je viens d'avancer. Cette fille est guérie, quoiqu'elle ait été pendant environ onze mois dans des fureurs inouies, & pour ainsi dire, au point le plus extrême de folie ; & si elle en a parcouru tous les degrés, jamais folie n'a peut-être donné des marques aussi frappantes & aussi caractérisées, de l'influence des points lunaires que celle-là. De ces dix fous, il y en a qui sont furieux, seulement par périodes & sans cesser cependant d'être constamment aliénés :

quelques-uns sont tombés dans une telle imbécillité & dans une stupidité si complette, qu'ils approchent de la brute ; & d'autres qui extravaguent continuellement, mais sans fureur, sans aucune malice, sans presque jamais manifester aucun dessein de nuire, & qui n'inspirent que de la pitié. Il est certain, que de ces trois catégories de fous, ceux qui sont furieux, sont beaucoup plus susceptibles de l'influence des points lunaires que les autres; peut-être aussi, cette influence est-elle plus sensible chez eux, parce que la folie étant à son apogée, les fonctions du cerveau sont plus exaltées, & s'exécutent avec une rapidité si grande, qu'alors toutes les idées se confondent, se brouillent & deviennent un cahos épouvantable. Que si la folie ancienne, ou la folie incurable, n'éprouve pas une aussi grande influence de la lune, que la récente, ou que celle dont on peut guérir, c'est sans doute parce que la cause de la première, a jeté de si profondes racines qu'elle se trouve hors de la portée des secours de la médecine, & que l'effet étant plus inhérent, c'est-à-dire, le vice des organes affectés, plus invétéré, il échappe, en quelque manière, à l'impression lunaire, & ne se manifeste réellement, qu'à l'œil de l'observateur attentif, ou de celui, qui ne s'est point laissé séduire aux paresseuses & faciles illusions de la prévention contre le systême : je dis *paresseuses illusions de la prévention* ; car la prévention est un vrai empirisme moral, c'est à-dire, une détermination de nos actions, fondée sur la coutume & l'exemple : on fait ce qu'on a toujours fait, ou ce qu'on voit faire, cela favorise cette paresse naturelle, qui paroît être dans l'ame, ce que l'inertie est dans le corps, & on se dispense alors, d'une des choses qui coutent le plus, *de la peine de raisonner*.

Le premier quartier de la lune est, après les deux points lunaires dont je viens de parler, c'est-à-dire les nouvelles lunes & les derniers quartiers, celui qui a le plus d'influence sur les fous qui sont furieux, & sur ceux qui sont incurables : il résulte donc, que la pleine lune est des quatre points, le moins influent. J'ai encore observé une différence, entre l'influence que cette planete exerce sur les folies simplement, gaies & sur les folies simplement tristes & mélancoliques, c'est-à-dire, qui ne sont, ni l'une ni l'autre, accompagnées d'aucune malice, d'aucun acte de colère, & qui parcourent leur tems d'une marche, à-peu-près, toujours uniforme.

Au reste, toutes mes observations relatives à l'influence de la lune sur la folie, ont toujours été faites le jour précis de chaque point lunaire; cette exactitude m'a mis à portée d'observer constamment, une majeure influence ce jour là, que dans les jours intermédiaires; elle s'annonçoit même déjà, la veille du jour auquel tomboit le point lunaire, & se faisoit encore sentir, assez fortement, le lendemain de ce même jour. Pour mieux appercevoir encore cette différence, j'ai aussi visité mes fous, dans les jours qui s'écouloient d'un point lunaire à un autre; & c'est en comparant ainsi les jours de la non influence, avec ceux où elle exercoit son action, que je suis parvenu à découvrir & à m'assurer d'une différence aussi sensible.

L'hôpital des fous confiés à mes soins, m'a encore fourni l'occasion singulière, d'en observer un, qui étoit en même tems épileptique, & sur lequel la lune exerçoit aussi son influence, quant aux accès épileptiques dont il étoit assailli : sa folie triste, sombre & absolument mélancolique, étoit une simple aliénation d'esprit, qui avoit même des intermitences

termitences assez longues ; mais ce qu'il y avoit de plus malheureux pour cet individu, réellement digne de la plus grande compassion, c'est qu'il éprouvoit tout à la fois, quant à sa folie, l'influence des points lunaires affirmatifs ; & de plus encore celle des points lunaires négatifs, quant aux attaques d'épilepsie ; je veux dire, l'influence des points lunaires qui, d'après l'observation, sont ceux qui influent le moins : de manière qu'il paroissoit un être privilégié, pour subir doublement l'empire de la lune, & dont l'affreuse existence n'étoit qu'une succession continuelle d'assauts, contre la plus belle portion de son organisation. Cette observation seule & particulière ne peut pas, à la vérité, prouver beaucoup, mais cependant elle n'en est pas moins exacte & vraie en tout point ; & si on pouvoit parvenir à en réunir plusieurs de la même espèce, elles formeroient une loi constante & générale, qui ajouteroit encore, à la vérité du systême de l'abbé Toaldo.

La position du lieu, où j'ai fait mes observations ; relativement à l'influence lunaire sur les fous, peut encore servir à la confirmer de plus en plus. Il est prouvé que cette influence est infiniment plus sensible, dans les pays voisins de la mer, que dans ceux qui en sont à une certaine distance ; il faut donc qu'elle ait un degré de force bien considérable, pour se montrer, avec autant d'énergie, dans le notre qui en est fort éloigné. On voit dans *le tom. 2. de l'électricité du corps humain par Monsieur l'abbé Bertholon*, un journal, donné par le même auteur, d'un maniaque dont les accès périodiques s'accordoient, dit-il, avec un ordre admirable, à certains tems de la lune, & dont il ré-

sulte que ces accès affectoient principalement, les nouvelles lunes.

S'il avoit été possible de faire imprimer à la suite de cet ouvrage, le journal que j'ai tenu sur la folie (*), on verroit, par les différentes conversations, que j'ai eues avec mes fous, & par les propos variés qu'ils m'ont tenus, dans les nombreuses visites que je leur ai faites, de quelle force étoit l'influence lunaire, & combien il seroit difficile de la méconnoître, dans tout ce qui les concernoit : les incrédules ne pourroient se refuser à un effet aussi sensible ; les plaisans, qui tournent tout en ridicule, seroient contraints d'abandonner cette arme, parce que, d'ailleurs, ridiculiser n'est pas répondre ; & les gens de bonne foi conviendroient de la réalité de la chose, après l'avoir observée attentivement, fréquemment & sans aucune prévention. Et, qu'on n'aille pas s'imaginer que ce soit par une vertu secrete que s'opère cette influence ! Nous ne sommes plus, dans les siécles des qualités occultes, & où tout ce qu'on ne comprenoit pas, s'expliquoit par des vertus sympathiques, ou par celles du hazard ; c'est par un effet purement physique, dont on peut en voir la théorie, dans la traduction ci-dessus citée ; elle ne sera secrete que pour les ignorans qui

(*) Outre que l'impression de tout ce journal, auroit rendu l'ouvrage trop volumineux, j'ai craint que la lecture n'en devint, sinon ennuyeuse, au moins indifférente à la plûpart des lecteurs, par les répetitions fréquentes qui doivent nécessairement s'y rencontrer ; par des propos que j'ai recueillis fidélement, capables d'offenser la délicatesse & l'honnêteté des lecteurs, & par des conversations conservées dans leur entier, qui, vû la liberté dont elles sont le plus souvent accompagnées, ne peuvent être confiées à la publicité typographique, sans blesser, à la fois, plusieurs citoyens, & sans compromettre, par-là, évidemment la probité du médecin qui soigne ces sortes de malades : circonstance qui doit être sacrée pour lui.

ne veulent pas remonter aux causes ; qui ne peuvent en concevoir l'enchaînement & le rapport, ou qui se refusent à l'évidence & à la clarté de leur action. Enfin, ceux qui ne voudroient pas croire à l'influence des points lunaires, sur les fous; je les cite, & les appele en personne par-devant eux, & dans leurs cachots. Qu'ils les suivent ; qu'ils les observent, pendant les phases de cette planète ; & je réponds qu'ils seront pleinement convaincus ?

Ici, se présente une question délicate, qui me semble appartenir, autant à la médecine qu'à la morale, & qui cependant n'a peut-être jamais été examinée, ni par les moralistes, ni par les médecins; il est même fort douteux, que les auteurs, qui ont écrit sur la médecine medico-légale, en aient fait mention dans leurs ouvrages; ou s'ils en ont parlé, qu'ils l'aient envisagée, sous les deux points de vue, sous lesquels on doit la considérer. Je me garderai bien de l'approfondir, dans tous ses rapports ; & si, durant le cours de ma pratique, l'observation peut m'avoir fourni assez de notions physiques & médicinales, pour la traiter rélativement à ce dernier point, je n'ai pas assez de connoissances philosophiques, pour la discuter rélativement au premier. Une telle question mérite cependant, la peine d'être décidée, autant pour le bonheur de l'humanité, que pour la tranquillité des familles ; & comme elle intéresse, en général, toute la société; la philosophie & la médecine doivent réunir leurs efforts & leurs lumières, pour la résoudre, & pour déterminer positivement à quoi on devra s'en tenir.

Voici cette question réduite à ses termes les plus simples. *Celui qui commet un suicide, ou qui attente à sa vie, par quel moyen que ce soit, sans y réussir, est-il un fou ou non?*

Si, par le mot fou, on entend ce que ſignifie ordinairement ce terme parmi les médecins, il eſt certain qu'un *ſuicidiſte* (*) ne peut pas être regardé comme un fou; & qu'il ne l'eſt du tout point, dans le ſens qu'on le donne à un homme attaqué de folie. Si, au contraire, on ſuppoſe que celui-là eſt également fou, qui, dans le cours de ſa vie, fait des actes qui ne ſont pas conformes, à la ſaine raiſon & au bon ſens; alors, il y aura peu de gens, qui ne ſoient dans le cas d'être fermés aux petites maiſons, parce que, d'après cette manière de raiſonner, il faudra attacher à chacune de ces actions, l'idée & le nom de folie : alors, tout le genre humain ne ſeroit plus, dans ce ſens, qu'une agrégation de fous; parce qu'il eſt difficile, pour ne pas dire, impoſſible, qu'un homme n'ait pas, dans le cours de ſa vie, commis quelques actions contraires au bon ſens & à la raiſon; ce qui, comme on voit, ſeroit de la plus grande abſurdité.

D'ailleurs, c'eſt une obſervation aſſez conſtante, que les vrais fous attentent rarement à leur vie; les regiſtres de mortalité des hôpitaux où ils ſont détenus, en ſont une preuve ſans replique; la plûpart meurent de maladies chroniques, amenées, le plus ſouvent, à la ſuite de l'état d'imbécillité, dans lequel ils ſont tombés; & quelques-uns, de maladies aigues : au lieu que la plûpart de ceux qui ſe ſont donné la mort, n'étoient que des êtres malheureux, livrés au déſeſpoir; que l'on a fauſ-

(*) J'ai oſé me ſervir de ce terme, que cependant je n'ai trouvé nulle part, pour déſigner celui qui commet un ſuicide : outre qu'il eſt plus bref, il me paroît auſſi plus expreſſif, & préſente à l'eſprit une idée plus ſimple. Au reſte, de même qu'on dit, *chymiſte*, *anatomiſte*, &c. j'ai crû qu'on pouvoit auſſi haſarder, *ſuicidiſte*.

fement crû fous, & que l'on avoit, fans doute, renfermés, par manière de correction, pour caufe de libertinage ou de prodigalité, & le plus fouvent, par de fecrets motifs d'intérêt. Au refte, ceux qui ont commis des fuicides, & qui, en même tems, étoient véritablement fous, étoient auffi reconnus atteints d'une aliénation d'efprit, déjà confirmée depuis long-tems, & antécédente à leur mort. Sans doute auffi, on les avoit déjà traîtés pour cette maladie; & le traîtement n'ayant peut-être pas répondu aux vues de guérifon, on avoit été contraint de les fermer, autant, parce que ces fortes de malades font plus aifés à être traîtés, dans les maifons qui leur font deftinées, que, parce que voyant une incurabilité à peu près décidée, on cherchoit à s'en débaraffer, en les féqueftrant de la fociété. Les loix d'ailleurs font parfaitement d'accord, fur ce point, avec la médecine: l'homme que celle-ci a déclaré être fou, n'eft point regardé par celles-là, comme infâme, quoiqu'il fe foit tué lui-même ou qu'il ait voulu fe tuer; fon cadavre n'eft point fujet à la condamnation deshonorante, à laquelle le font les cadavres des vrais fuicidiftes; on ne les prive point de la fépulture, & leurs biens ne fubiffent point de confifcation; on ne punit que celui qui fe tue de fang-froid, avec un ufage entier de fa raifon, par la crainte d'un fupplice quelconque, ou pour éviter le deshoneur attaché à quelque crime, fouvent, à quelque fauffe démarche. On a donc toujours préfumé, que le fuicide n'avoit point été commis, comme s'il eût été caufé par la folie; puifque les loix le flétriffent de toute leur févérité, ce qu'elles ne font point aux fous qui fe donnent la mort.

Au refte, combien n'a-t-on pas vû de fuicidiftes

qui, ayant voulu attenter à leur vie, sans cependant être fous, n'ont pû venir à bout de leur dessein, ni consommer leur action ; tantôt parce qu'ils en ont été empêchés par quelques causes imprévues, & tantôt parce que la douleur occasionnée par les agens, mis d'abord en usage, les a retenus & détournés, par-là, de se donner la mort ; ce qui est une des plus fortes preuves, que leur raison n'étoit point aliénée, ni leur bon sens égaré ? D'ailleurs, comment pourroit-on accorder cette prétendue aliénation d'esprit, avec les combinaisons, le plus souvent, préméditées, que font la plûpart de ceux qui ont dessein de commettre un suicide ? On les voit charger un pistolet, ou un fusil, avec la même tranquillité que s'ils vouloient aller à la chasse, ou entreprendre un voyage de long cours ; souvent aussi la manière, avec laquelle ils cherchent à se donner la mort, exige des précautions, qui supposent beaucoup d'intelligence & de finesse ; & presque tous usent de ruses & de supercheries, pour se soustraire à l'importunité de leurs amis, ou de leurs proches, afin de pouvoir consommer leur triste ouvrage, tout à leur aise. Veulent-ils terminer leur vie en se noyant ; ils s'échappent de la société, ils s'écartent des habitations ; &, pour ne pas manquer leur coup, ils cherchent les rivières qui ont le plus de profondeur, ou celles dont le cours est le plus rapide ? Employent-ils des cordons, ou quelques autres moyens propres à s'étrangler ? Quelle adresse ne leur voit-on pas mettre, dans la manière de les arranger ? & quelles ressources, souvent très-ingénieuses, n'imaginent-ils pas, pour se défaire de ce prétendu fardeau de la vie, après la prolongation de laquelle tous les hommes, en général, soupirent avec ardeur ? Et, remar-

quez, je vous prie, que, par quelle voie que ce soit, qu'ils sortent de ce monde? toujours, ils dirigent leurs coups sur les parties, effectivement les plus essentielles à la vie, c'est-à-dire, la tête ou la poitrine. Ce sont, presque toujours, les moyens les plus prompts & les plus décisifs, dont ils se servent: est-ce un instrument tranchant? ils choisissent celui qui fera la plus large, ou la plus profonde blessure, & souvent celui, qui peut remplir les deux objets à la fois; & si c'est un poison, ce sera le plus actif: enfin toutes leurs manœuvres, toutes leurs vues, bien-loin de déceler la folie, démontrent au contraire, une suite d'idées réfléchies, compassées, & si bien liées ensemble, qu'elles annoncent un jugement très-sain & un raisonnement si juste, que rarement, pour ne pas dire, jamais, on ne voit chez les fous; & que presque toujours ils parviennent à leur but, c'est-à-dire, au suicide. Ainsi donc, d'après tout ce qu'on vient d'exposer, on doit conclure que le suicidiste n'est pas un fou: il ne peut être regardé que comme un lâche & un vicieux; car la lâcheté est un vice de l'ame. Il commet donc cette action, parce qu'un chagrin, un déplaisir, ou une douleur, lui font trouver la vie insupportable: mais tous ces maux-là ne sont pas durables comme la mort. Le principe du suicide ne part que d'un faux raisonnement, celui d'imaginer, que vivre est un plus grand malheur que mourir. Ç'a donc été, jusqu'à présent, un préjugé & une opinion bien fausse, de croire un héros, celui qui savoit se donner la mort: & il s'en faut de beaucoup, qu'on dût regarder Caton comme tel, qui, n'ayant pas eu le courage de supporter la perte de sa patrie, préfera la fausse gloire de se délivrer de la vie, tan-

dis qu'il en auroit acquiſe une bien plus vraie, plus ſolide & plus brillante, en ranimant tous ſes efforts pour la ſauver. D'ailleurs, c'eſt un calcul très-facile à faire, que de décider, ſi celui, qui ſouffre avec fermeté un mal phyſique ou moral, pendant un long tems donné, n'a pas plus de grandeur & de courage dans l'ame, que celui qui ſuccombe facilement à ces maux, ou qui ne ſait les ſupporter que pendant un eſpace de tems plus court.

Qu'on ne donne donc plus, le nom de courageux à celui qui commet un ſuicide, tandis qu'il ne mérite que celui de lâche : je ne connois rien, dans le monde, au-deſſous de lui ? Qu'on ceſſe donc, d'attribuer à une élévation d'ame & à une force d'eſprit, ce qui n'en eſt qu'une dégradation & une foibleſſe outrée ? Par conſéquent, toutes les fois qu'un homme attentera à ſa vie, par quels moyens que ce ſoit, ſans avoir donné précédemment quelques ſignes de folie, ou ſans être atteint d'une fiévre ardente, qui puiſſe occaſionner un tranſport ſubit au cerveau ; cet homme, dis-je, n'eſt point un fou, mais un vrai ſuicidiſte, dans toute l'étendue du terme ; il a, dès-lors, plus de droit à notre compaſſion qu'à notre eſtime, parce qu'outre le vol qu'il fait au genre humain, en ſe privant d'un bien qui n'eſt pas à lui, & qui appartient tout entier à la ſociété, il outrage encore la divinité, en manquant abſolument de confiance aux ſoins continuels qu'elle prend, pour nous conduire au but moral qui nous eſt deſtiné. Laiſſons donc aux loix, le ſoin d'exercer une rigueur philoſophique, pour empêcher la propagation de cette eſpèce de délire épidemique, qui, dans ce ſiècle-ci s'eſt malheureuſement emparé de beaucoup de têtes ; & à la médecine, celui de chercher un moyen de pa-

rer

ter à la folie, lorſqu'elle pourra la prévoir ; à la ſoulager ou à la déraciner totalement, ſi elle eſt aſſez heureuſe pour découvrir des ſecours efficaces, juſqu'à préſent, encore très-peu connus ?

Je termine ici, ce que mes réflexions aidées d'une obſervation ſuivie, ont pû me fournir ſur ce qui regarde cette maladie ſi fâcheuſe, pour le genre humain, qu'on appele *folie*. C'eſt au réſultat des unes & des autres, que j'ai crû devoir donner le nom de *philoſophie de la folie* ; parce que, de tous les maux qui nous affligent, celui-là eſt peut-être un de ceux, qui exigent le plus petit nombre des remèdes de la pharmacie. On réuſſit infiniment mieux & plus sûrement, auprès des malades qui en ſont atteints, par la patience, par beaucoup de douceur, par une prudence éclairée, par de petits ſoins, par des égards, par de bonnes raiſons & par des propos conſolans qu'on eſſaye de leur tenir, dans les intervalles lucides dont ils jouiſſent quelquefois. C'eſt la réunion de tous ces moyens, que j'entends par *philoſophie* ; c'eſt d'eux, plutôt que de tout ce fatras de drogues, dont en général on ſurcharge les malades, que dépendent les ſuccès qu'on obtient ; & je ſoutiens que les ſecours moraux devroient, peut-être, être les ſeuls qu'on dût employer. Car, il faut l'avouer avec franchiſe, & je fais ici ma profeſſion de foi en médecine : croit-on que ce ſoit les remèdes &, leur multiplicité, qui, le plus ſouvent & toujours guériſſent nos maux ? Non, je le répete, c'eſt à la nature que nous devons la guériſon de la plus grande partie des maladies ; *natura morborum curatrix* ; le médecin y a une très-petite part ; *medicus autem naturæ miniſter* ; & les médicamens preſque point;

Il faut les apprécier à leur juste valeur, & ne pas leur donner une confiance plus étendue qu'ils ne la méritent. Rien ne décele autant l'ignorance de l'artiste, que cette quantité & cette complication de drogues qu'il accumule dans ses ordonnances; c'est une preuve qu'il ne sait à laquelle il doit avoir le plus de foi; il donne à penser qu'il ne connoit pas la maladie, moins encore les ressources de cette bienfaisante nature; & son incertitude dangereuse lui vaut alors un ridicule qu'il a justement mérité. Il ne faut ni trop attendre de la médecine, ni trop s'en défier. S'il y a peu de maladies qu'elle connoisse à fond, s'il en est plusieurs pour lesquelles elle ne connoisse pas de remèdes assurés; il est cependant certain, qu'il en est beaucoup d'autres qu'elle traite, d'après des principes solides, & dont la guérison est presque infaillible; du moins, l'expérience a découvert des choses nuisibles, dont la privation peut soulager lorsqu'elle ne peut guérir; & le médecin, qui ne sauroit indiquer que ces palliatifs, seroit déjà un conseiller très-utile, en ce qu'il donne souvent à la nature, le tems de recouvrer ses forces & de combattre le mal avec plus de vigueur. Le ridicule dont on a souvent cherché à couvrir cet état, est des plus injustes; il en est peu, de plus respectable & de plus utile, lorsqu'il est exercé avec noblesse; mais il s'avilit, lorsqu'il se fait un jeu de la crédulité humaine, & devient des plus méprisables, lorsque, par légéreté, avarice, présomption ou ignorance, il change de petits maux en grands, & de légères indispositions en maladies mortelles. Il est permis à un médecin d'avouer sa défiance, & même de ne pas guérir; mais celui, qui, pour l'intérêt de sa ré-

putation, hasarde une vie, est un assassin. Qu'on ne pense cependant pas, que je veuille prétendre par-là, que le médecin & sa science soient donc tout-à-fait inutiles! Je ne dirai point, comme J. J. Rousseau, *que la médecine vienne donc sans le médecin?* Je prétends au contraire, que le médecin vienne avec la médecine; mais, avec cette médecine dépouillée de son galimathias, de son charlatanisme & surtout de cet appareil de drogues & de formules, dont elle est le plus souvent hérissée: je veux qu'il vienne, avec cet esprit observateur qui épie la marche de la nature, afin de la favoriser, d'aider ses pas, lorsqu'elle est sur la bonne route, & de l'en détourner, lorsqu'elle en prend une mauvaise: je veux que le médecin vienne, avec cette lenteur éclairée & réflechie, qui l'empêchera d'ordonner d'abord, à la première vue du malade, quelques médicamens actifs & incendiaires; bien souvent, avant que le caractère de la maladie soit seulement développé; & surtout de donner, tête baissée, dans les remèdes nouveaux, dont tout le mérite consiste à être affiché dans les papiers publics, & l'éfficacité à valoir de l'argent à leurs proneurs, & aux fourbes qui s'en disent les inventeurs: je veux enfin, que le médecin vienne avec cette philosophie douce & consolante, qui semble faire quelque chose sans agir, & qui, sans vouloir d'abord considérer la maladie comme un ennemi, s'attache au contraire à la caresser, pour ainsi dire, comme un ami, & à s'assurer, si les forces vitales qui constituent précisément, ce qu'on nomme, *la nature*, sont seules suffisantes avec quelques legers secours, pour détruire les causes qui paroissent vouloir éteindre le principe de la vie.

C'est particuliérement, dans la plûpart des maladies aigues où le medecin doit peu agir : livrées à elles-mêmes, elles guérissent presque toutes, par la diete, par quelques boissons, par l'expectation judicieuse, & surtout par les efforts de la nature. Donnez, dans ces cas-là, beaucoup de remèdes? vous êtes assuré d'intervertir son opération, de tout brouiller, & de finir par juguler le malheureux individu, soumis à votre despotisme médical. Il n'en est pas, tout-à-fait, de même, dans les maladies chroniques, surtout dans celles qui sont susceptibles de guérison; elles ont une marche, quoique moins saillante, pareille à celle des maladies aigues; durant leur cours, on en observe les commencemens, les progrès & les déclinaisons. Un jour assez heureux viendra peut-être, où l'on connoîtra l'ordre & les révolutions de ces maladies, comme on connoit celles des aigues : celles-là ont réellement besoin des secours de l'art, & d'un médecin, tout à la fois, éclairé & qui ait de l'expérience : quelques remèdes simples, de l'exercice, une règle exacte dans le régime de vivre, de la constance, de la part du malade, à le suivre; & de celle du médecin à le faire observer, sont tout ce qu'il leur faut; & dans les chroniques incurables, souvenez-vous de n'ordonner que peu ou point de remèdes? soyez plus consolateur que médecin; & que vos consolations soient surtout données, avec cette probité & cet honneur, qui ne sont pas, dans bien des occasions, les moindres qualités d'un médecin? C'est-là tout ce qu'on peut opposer à ces cruelles affections, & mettre en usage, auprès de ceux qui en sont attaqués. D'après un pareil aveu, on ne manquera pas de m'appeller

un faux-frère, à cause du scepticisme avec lequel je traite la médecine. Toute la pharmacie & les médicastres éleveront leurs clameurs contre moi ; mais, que m'importent leurs cris, lorsque celui de ma conscience retentit encore, plus haut que ceux qu'ils pourroient faire entendre ? J'ose le prédire, il arrivera un tems, peut-être pas trop éloigné, où l'art de la pharmacie, & celui d'écrire des ordonnances, deviendront des arts inutiles. Une bouteille d'Alcohol, ou de la solution d'Opium, sera substituée à la quantité énorme de drogues des apoticaireries. La médecine la plus simple est celle que j'ai adoptée ; je l'ai puisée dans Hippocrate & dans les plus célèbres praticiens ; elle m'a toujours paru la meilleure, & m'a heureusement toujours mieux réussi. Ce paradoxe m'exposera peut-être, je le répete, au ridicule & au ressentiment des gens de l'art ; *parce que*, comme dit Helvetius, *toute idée trop étrangère à notre manière de voir & de sentir, nous semble toujours ridicule. Nous n'estimons jamais que les idées analogues aux nôtres, parce que nous sommes, dans la nécessité, de n'estimer que nous dans les autres.*

Si je regarde l'abus des drogues & leur multiplicité, comme inutile & même dangereux pour la guérison des maladies du genre humain, je ne prétends pas, pour cela, que le médecin néglige de s'instruire de toutes les autres connoissances, qui peuvent avoir rapport à la médecine pratique. Parmi ces différentes connoissances, l'anatomie est, sans contredit, une de celles qui doit y tenir le premier rang ; c'est une science essentielle à acquérir, quoique, à la vérité, difficile & dégoutante. Son étude vous met, sans cesse, sous les yeux, les

débris de la mort, & on cherche, dans des restes à moitié corrompus, les causes de la vie, & les remèdes aux accidens qui la menacent : on ne mesure pas la patience & le courage, dont on a besoin pour se livrer à l'anatomie, ni combien on est redevable à ceux, qui s'y sont particuliérement appliqués ; qui, en cherchant les plus petits replis de notre organisation, y ont fait des découvertes qui annoncent autant la beauté de l'ouvrage, que la sagesse & la profondeur de l'ouvrier. Il est certain, que celui, qui possédera le mieux la connoissance de la structure humaine, sera aussi celui qui sera le plus apte à en guérir les infirmités ; parce qu'il est démontré, que celui-là est le plus capable de racommoder une machine détraquée, qui en connoit, parfaitement bien, toutes les connexions & tous les ressorts. Ainsi donc, voulez-vous avoir des praticiens éclairés en médecine, & qui ne se méprennent pas dans la connoissance des maladies, ni dans le siége qu'elles occupent ? faites qu'ils soient bien instruits en physiologie ; qu'avec cette connoissance ils aillent dans un hôpital observer attentivement ce qui arrive aux malades ; & que, de l'hôpital ils passent à un amphithéâtre anatomique, pour fouiller dans les cadavres, les causes de la mort, & leurs effets sur l'économie animale ? Qu'ils comparent ensuite leurs observations pathologiques, avec celles que leur auront fourni les dissections ; & ils appliqueront alors, avec assurance, des remèdes efficaces, dont toute la science suffit & peut consister dans la connoissance de quelques plantes & de leurs vertus ? Car, que de compositions vieilles & inutiles renferment les boutiques des apoticaires, qui

moisissent dans leurs pots, & dont il seroit peut-être dangereux d'éprouver l'ancienneté ! D'après ces principes incontestables ; dans les milliers de maux qui nous assaillent journellement, quelle confiance pourra-t-on donc avoir, pour leur guérison, en ces brigands dont regorge aujourd'hui la médecine ; qui, ne se doutant pas même de l'importance de l'anatomie, ne savent pas seulement comment est construit le bout de leur nez ? gens la plûpart sans aveu ; imposteurs d'autant plus à craindre, que les les loix, malgré leur vigueur, ne peuvent les atteindre pour en débarasser la société, & que l'ignominie ne peut les humilier. Ah ! elles sévissent, à juste titre, contre les assassins particuliers qui attendent les passans sur les grands chemins ; elles auroient bien tort, si elles se taisoient contre ces assassins publics, cent fois plus dangereux encore ; & qui, après avoir profité de la crédulité publique, finissent par faire tomber, sous leurs coups meurtriers, une foule de dupes, victimes malheureuses de leur ignorance & de leurs fourberies.

Je sais qu'on ne cesse de reprocher à la médecine, la pratique très-mal assurée des jeunes médecins ; mais, quoique ce reproche paroisse, en quelque manière, assez fondé, il est cependant fort injuste. Il n'y a point de profession, de qui la société exige davantage ; mais trop souvent, elle se relâche, à l'égard de ceux qui se mêlent de l'exercer, des prétentions qui seroient le mieux méritées. Souvent, elle apprécie mal les sacrifices & les travaux, que l'étude & l'exercice de la médecine nécessitent, les soins & les services qu'elle rend. Une bonne renommée est, sans doute, un bien estimable ; mais qu'est-ce qu'un bien, que chaque

méchant peut nous ravir ? Je regarde son suffrage comme une injure ; il n'y a que celui des ames honnêtes, qui doive nous flatter ; & celles-là ne sont ni promptes à le donner, ni promptes à le reprendre. Ce que l'on dira, ou ce que l'on pensera de vous, n'ajoute ni n'ôte à votre mérite intrinsèque : blâmé ou loué, vous êtes également le même homme. Si votre mérite est tel qu'il doit être, la détraction ne peut l'abattre, l'éloge ne peut l'énorgueillir. Qu'un artiste, de quelle profession qu'il soit, gâte son ouvrage, plusieurs fois, avant de réussir à en faire un bon ; on le lui pardonne, parce que les débris en sont, ou de peu de valeur, ou peuvent encore servir à quelque usage : si c'est un peintre ou un statuaire, il n'y aura que des couleurs, des toiles ou du marbre de perdus ; mais, en médecine, on est inexorable, parce que c'est l'homme qui est le sujet sur lequel l'art s'exerce ; que les plus petites fautes entraînent du danger avec elles ; & que, si elles causent la perte d'un individu qui auroit pû guérir, cette perte devient irréparable. Si quelque chose peut dédommager la médecine, de cet opprobre, tout à la fois, inique & cruel ; c'est que, malgré cette fatalité attachée à son exercice, de grands hommes en médecine se sont cependant élevés au plus haut degré de célébrité. D'ailleurs un médecin, qui apporte, dans son état, un bon esprit & le désir de le remplir sans reproche, sera toujours un médecin, dont le public devra être suffisamment satisfait : il aura répandu le bonheur, parce qu'il aura été utile ; il en aura joui, parce qu'il étoit sensible : supérieur au commun des hommes, par l'étendue de l'esprit & des connoissances, il faut

qu'il

qu'il le soit aussi, par les qualités du cœur, c'est-à-dire, qu'il ait la probité & l'habileté; le vrai savoir même, lorsqu'il est séparé de la probité, n'est qu'un titre de plus à la haine, parce qu'il augmente le pouvoir de nuire, & qu'il peut être également le partage de l'ame la plus vile; *medicus est vir probus, medendi peritus*: & cette probité, qualité si aisée dans la plûpart des professions, l'est infiniment moins dans celles qui sont publiques & importantes comme la médecine; elle doit être au point de se refuser, même les douceurs du sommeil, s'il pouvoit en résulter du dommage pour qui que ce fût.

Telles sont les réflexions où la folie m'a entraîné, & je serois bien heureux d'être atteint de celle, dont je viens de tracer les caractères. Toutes mes vues, du moins, & tous mes efforts tendent à ce but, parce que chacun aime à être fou à sa guise. J'ai appelé, en écrivant, toute ma raison à mon secours; j'ai pris tous les renseignemens possibles, sur le sujet que j'ai traité; & l'observation a été mon guide principal. Je ne me suis pas contenté des méditations & des recherches que j'ai faites, j'ai encore consulté des amis, & j'ai éprouvé combien il est doux d'en avoir de vrais, dans toutes les occasions de la vie: trop heureux encore, si j'avois dit tout ce qu'il faut; si je n'avois dit que ce qu'il faut; & si je l'avois dit, comme il faut! Dans une condition riche, l'esprit indépendant de tout soin & de toute servitude, développe ses secrets & ses ressorts; il n'est point arrêté, dans sa marche, par des considérations humaines, par des projets ambitieux, par l'amour du salaire: & bien, quoique dans une condition médiocre, j'ai

crû devoir dire la vérité, parce que je la pensois : & comme je lui rendrai toujours un hommage fidèle & sincère ; si je me suis trompé, si j'ai pris ses apparences, pour la réalité même, je serai toujours aussi courageux à reconnoître & à avouer mon erreur, que je l'aurai été à en soutenir l'opposé & à le publier.

FIN.

J'ai lû un manuscrit, qui a pour titre, LA PHILOSOPHIE DE LA FOLIE ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Ce 13 Juillet 1791.

J. DUCRET, Censeur Royal.

Vû. Est permise l'impression.
Chambery, ce 16 Juillet 1791.

Le Chevr. D'ALEXANDRY ;
pour la grande Chancelerie.

ERRATA.

PAG. 11. de l'Avant-Propos, lig. 6. *Cahots*; lisez *Cachots*.

Pag. 6. lig. 21. *que je l'ai ci-devant*; lisez *que je l'ai dit ci-devant*.

Pag. 11. lig. 20. *pas les impressions*; lisez *par*.

Pag. 27. lig. 17. *n'y avoit*; lisez *n'y avoient*.

Pag. 33. lig. 4. *impregnée*; lisez *impregné*.

Pag. 77. lig. 8. *ces différens objet*; lisez *objets*.